

A night scene featuring a campfire in the foreground, silhouettes of people sitting around it, and a vibrant aurora borealis in the sky. The aurora displays a spectrum of colors including purple, pink, green, and yellow. The background shows a dark forest of evergreen trees under a starry sky.

André Mayer

*Histoires bêtes
et
pourtant possibles*

La Plume d'Or

Table des matières

Conte à rebours

Un incident banal

Àngela

L'homme, mais un autre

L'inconnue de mon cœur

Raoul, qui es-tu?

La mort d'Isidore Feneuille

L'extravagant Monsieur Page.

**Histoires bêtes
et
pourtant possibles**

André Mayer



Conception graphique de la couverture: Shawn Foster et M.L. Lego

© André Mayer, 2015

Dépôt légal – 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et archives Canada

ISBN: 978-2-924224-80-9

Également disponible en format papier

Les Éditions La Plume D'Or
4604 Papineau
Montréal (Québec) H2H 1V3
<http://editionslpd.com>

Conte à rebours

Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi on aime ou on déteste parfois un individu d'emblée? Un tel doute n'effleurait jamais l'esprit d'Oscar. En aucun moment, il ne songeait au passé. Le présent n'avait pour lui pas plus d'importance, il rejoignait aussitôt le domaine immense de l'espace achevé. Oscar abandonnait le vécu, effaçait l'actualité. En revanche, il possédait une perception limpide du futur.

Il était né avec une anomalie fonctionnelle congénitale particulière. Il oubliait le temps à mesure qu'il avançait et ne se rappelait parfaitement que de l'avenir. Aussi, lorsque son père, fier de tenir son bébé dans les bras, le regarda avec une extrême tendresse, Oscar lui hurla de terreur au visage. Vexé, le papa ne comprit pas cette attitude: son fils ne s'était conduit ainsi avec personne du service de nouveau-nés de la clinique.

Mais le petit Oscar savait bien, lui, pourquoi il pleurait tant. Il fut pris d'une aversion immédiate à l'égard de son géniteur, sachant d'avance les injustes fessées que ce dernier lui infligerait dans les années à venir.

Lorsque le babillage d'Oscar eut suffisamment de sens pour être compris de son entourage, soit vers l'âge de deux ans, sa mère commença à s'étonner de ses prédictions, lesquelles se révélaient toujours exactes.

-Maman, phophone Mamy.

-Que veux-tu, Oscar?

-Mamy bobo au beyu, phophone.

Ce qui dans son langage voulait dire: «Ma grand-mère a mal au ventre et va te téléphoner.»

Et un instant après, en effet, l'appel ne manquait pas de survenir. Force était de constater que les prophéties de l'enfant s'accomplissaient invariablement.

La maman, qui adorait son garçon, l'accompagna un jour chez le médecin.

-Il ne s'agit pas là, Madame, d'une altération cérébrale proprement dite, lui signifia ce dernier. Ce gosse est en parfaite santé mentale. Nul défaut majeur qui puisse entraver son développement n'est à craindre. La nature a parfois, dans sa généreuse distribution, des excentricités imprévisibles. Il n'y a ici rien de grave.

Telles furent les brèves conclusions de cet éminent spécialiste des maladies du cerveau. Les parents d'Oscar se résolurent à traiter l'originalité de leur fils avec une sage patience.

Un beau jour, le premier bulletin de classe d'Oscar arriva avec un commentaire spécial écrit par le directeur d'études:

«Votre enfant est doté d'une intelligence exceptionnelle. Il sait tout. Nulle question ne semble l'embarrasser. D'ailleurs, ses notes sont les meilleures partout. Nous avons la désagréable impression qu'il n'est pas à sa place là où nous le maintenons. Il mériterait d'être dans une classe bien supérieure. Malheureusement, l'organisation de l'école ne le permet pas.»

Toutefois, pour ne pas gâcher les précieuses qualités de cet élément, que nous considérons comme brillant, il va falloir le suivre de près. Nous vous encourageons à le faire; nous vous aiderons à réaliser ce travail selon nos moyens.

Nous vous adressons, Madame, Monsieur, nos vives et sincères félicitations, et vous assurons de notre entière collaboration.»

En lisant cette lettre, des larmes de pur bonheur inondèrent les joues d'Aline, l'heureuse maman d'Oscar.

Bien entendu, tous les professeurs du petit avaient été faussement éblouis par les prétendues capacités intellectuelles de celui-ci. En réalité, non seulement il manquait de profondeur, mais son ouverture d'esprit était des plus limitées et sa réflexion d'une désespérante pauvreté.

Quand Sylvain, le père d'Oscar, un être éternellement arrogant et sûr de lui, rentra le soir à la maison, il devina, au regard d'Aline, qu'une bonne soirée s'annonçait au foyer conjugal. Son épouse, en effet, se précipita sur lui en brandissant triomphalement l'enveloppe.

-Lis ce qu'il y a là-dedans, lança-t-elle. Je te l'ai toujours affirmé... Oscar est un prodige!

Aline voyait les traits de Sylvain s'épanouir au fur et à mesure qu'il avançait dans sa lecture. Une fois celle-ci complétée, il afficha un franc sourire de satisfaction et admit:

-Je ne l'ai peut-être pas jugé à sa juste valeur.

D'un naturel vaniteux, il trouva là un bon prétexte pour alimenter sa suffisance. Il était proche de penser qu'il avait effectivement créé un surdoué. Seule la sœur d'Oscar, maintenant âgée de neuf ans, ne partageait pas cette opinion flatteuse. Même qu'elle ne voyait aucune finesse chez ce frère falot.

Après un excellent dîner, une fois les enfants couchés, Sylvain prit sa femme sur ses genoux. Il lui passa subrepticement une main sous la jupe et commença à câliner ses mollets, qu'elle avait doux et soyeux, et sur lesquels il s'attarda. Puis délicatement, il remonta vers les articulations supérieures qu'il caressa voluptueusement.

Le teint rose des pommettes de Sylvain, à tendance couperosée, vira au pourpre dès qu'il atteignit le milieu des cuisses. Il s'arrêta:

-Je voulais... murmura-t-il à Aline quelque peu émoustillée.

-Oui, proféra celle-ci d'une voix encourageante.

-Je voulais te parler depuis longtemps...

-Eh bien! Vas-y, dit-elle déçue et sentant sa méprise.

-Voilà. J'ai pensé qu'on pourrait tirer parti de la situation.

-Que veux-tu dire?

-Le petit... on devrait le questionner.

-Comment ça?

-Enfin... la loterie nationale... le loto... le tiercé, que sais-je?

-Tu n'es pas sérieux?

-Mais si, voyons! Il prévoit des choses qui vont arriver; et s'il pouvait deviner certains résultats de la loterie nationale l'avance? Que risque-t-on d'essayer? Tu sais, à la boîte, on ne pavoise pas. Raoul et Roland ont été licenciés et il ne reste plus que six représentants. Bien que je sois certain de ne pas être sur la touche, il faudrait tout de même songer à notre avenir, tu ne crois pas?

-C'est entendu, accepta Aline, mais laisse-moi faire, tu es si maladroit avec lui...

Le lendemain, à seize heures, après qu'il fut revenu de l'école, Aline s'assit à côté d'Oscar alors qu'il prenait son goûter et lui parla affectueusement.

-On va jouer, tous les deux, d'accord? Regarde... J'ai là un journal avec des chiffres. Ce sont des numéros de Loterie nationale. Tu veux bien essayer de les deviner?

-Je ne peux pas, répondit Oscar pour qui la Loterie nationale n'évoquait rien.

-Ah bon!

-C'est ceux d'hier. Je ne peux te donner les numéros qu'à partir de demain.

-Alors, donne-les-moi, mon chéri.

-Ce n'est pas un jeu, ça.

-Allez... juste pour me faire plaisir.

-Si tu y tiens, finit par consentir Oscar visiblement désintéressé.

Puis sans aucun effort, il débita des nombres à la suite, distraitement. Aline eut juste le temps de les inscrire sur un bout de papier.

-On joue à quoi, maintenant? interrogea le garçon.

Ni Sylvain ni Aline n'avaient vraiment réfléchi à ce qu'on pouvait faire d'un numéro hypothétique et potentiellement gagnant. En effet, comment demander au buraliste¹ un chiffre précis sans attirer son attention? De plus, rien ne prouvait qu'il l'aurait en vente. Enfin, cela pouvait paraître suspect. Décidément, l'idée n'était pas bonne. Aline aurait dû plutôt choisir le loto. C'eût été plus anonyme. Mais maintenant qu'il était au bureau de tabac², Sylvain n'allait pas reculer!

-Tant pis, je vais essayer de jouer malgré tout, grommela-t-il à sa propre intention.

Puis, une fois au comptoir, il inventa:

-H.V.40907. Ce sont les initiales de ma belle-mère et sa date de naissance. Elle est née le quatre septembre mille neuf cent sept. Avez-vous ce numéro?

Plutôt que de répondre, le buraliste, un petit homme sec et maigre, se mit en devoir de chercher dans ses liasses.

-Non, je regrette, annonça-t-il.

-Bah! Je le savais, se dit Sylvain en se promettant de changer la façon de s'y prendre dès la prochaine fois.

Mais au moment de fermer la porte de sortie derrière lui, la voix aigre du buraliste le rappela in extremis pour lui signifier:

-Vous avez de la chance, il était à la fin de mon dernier tas. H.V.40907, c'est bien ça?

-Absolument! rétorqua Sylvain tout ébahi, absolument!

Puis il quitta les lieux, échafaudant sans plus tarder des plans aussi insensés que prématurés. Chez lui, il tremblait encore d'énervement lorsqu'il montra le billet à sa femme.

-Écoute, Sylvain, rien ne prouve que ça va marcher. Ce n'est pas comme savoir les dates d'Histoire ou les résultats d'un exercice d'algèbre.

-Pourquoi?

-Je ne sais pas. Calme-toi. On va attendre tranquillement les trois jours et si on gagne, nous aviserons

1 Tabagiste

2 Tabagie

à ce moment-là.

Mercredi, jour du tirage, ni Sylvain ni Aline ne purent trouver un instant de paix. Les deux ne pensaient qu'à la même chose et leur journée en fut totalement perturbée.

-Et si tout cela n'était qu'illusion? On ne doit pas raisonnablement se fier là-dessus, murmura Aline entre les dents.

Plus Sylvain approchait du bureau de tabac, plus il tentait de se persuader que c'était perdu d'avance. Ainsi, n'aurait-il pas à affronter une déconvenue inutile. Il prit une grande inspiration, entra dans la salle et marcha résolument, lentement, vers le guichet puis sortit le morceau de papier de son portefeuille avant d'exhiber visiblement le numéro.

-Vous pouvez vérifier... À tout hasard? interrogea-t-il.

-H.V... marmonna le cafetier. Quarante... Non... Vous n'avez pas... Attendez... Vous n'avez pas... Perdu. VOUS AVEZ GAGNÉ LE GROS LOT! s'écria-t-il.

Le petit homme reprit son souffle et au client devenu soudainement son ami, il braillât en ces termes:

-Nous avons gagné! Deux millions d'euros, mon vieux, c'est pas tous les jours! Allez! C'est la tournée du patron.

Sylvain mit plus d'une heure à sortir de la salle, étourdi par le bruit de la fête improvisée. Aline, quant à elle, s'inquiétait à la maison, jusqu'à ce qu'elle devine la bonne nouvelle à la simple allure de son mari. Les deux finirent tard dans la nuit leurs célébrations intimes.

La suite se déroula comme dans un beau rêve: le succès au loto et aux courses, les déménagements successifs dans des demeures de plus en plus luxueuses, un train de vie chaque jour supérieur et la montée irrésistible vers des sommets inespérés. Sylvain et Aline continuèrent de se procurer les numéros gagnants, mais jamais deux fois au même endroit. La prudence est bonne conseillère. Ils ne voulaient pas entacher leur réussite par de vaines suspicions ou d'absurdes jalousies. Leur existence s'organisait sous le signe de l'opulence croissante et du changement perpétuel. Toujours de nouvelles voitures, d'autres amis: une sorte d'évasion éperdue et dangereuse dans le monde interlope de l'argent. Il semblait qu'à jamais, nul obstacle ne s'opposerait à leur fulgurante ascension sociale.

Le rôle d'Oscar avait été volontairement escamoté. Dans cette maison où la chance prodigieuse avait rejoint le quotidien, personne ne lui manifestait la moindre gratitude. D'ailleurs, lui aussi trouvait cette conduite tout à fait naturelle. Ses parents le consultaient invariablement sur le même sujet. Leur unique obsession se résumait à accumuler davantage de richesses, et encore davantage. On formulait donc systématiquement la demande commençant par: «Quel est le chiffre gagnant pour...». Les relations entre Oscar et son père se bornaient à cela et c'est de bonne grâce qu'il répondait à cette unique exigence.

Devenu un jeune homme charmant et bachelier à seize ans, il aurait souhaité établir des liens approfondis avec des jeunes filles de son âge, lui qui jouissait d'un certain succès, facilité par les «dons» scolaires que lui enviaient ses camarades. Pourtant, il ne cherchait pas à profiter d'une quelconque supériorité sur ses derniers, préférant utiliser d'autres moyens pour les séduire. Par exemple, il les tirait d'embarras en les aidant au moment opportun. Jamais il ne leur réclamait quoi que ce soit en retour. Les demoiselles s'intéressaient particulièrement à cet aspect de sa gentillesse, sans toutefois en abuser. L'attitude réservée, voire solitaire, d'Oscar lui assurait une quiétude quasi garantie.

D'un autre côté, il avait jeté son dévolu sur Armelle, une délicieuse blondinette aux yeux verts en amande et au nez retroussé. Elle répondit favorablement à ses avances. Elle ignorait, bien sûr, que dans quelques années, elle deviendrait la première femme à occuper le poste de chef du gouvernement de son

pays. Par ailleurs, une telle révélation aurait paru superflue puisqu'elle ne risquait pas d'être prise au sérieux. Oscar évitait ce type de confidences, sachant par expérience le préjudice que cela lui causerait.

Ordinairement, il accordait peu de valeur aux actes présents. Il choisissait son noyau d'intimes uniquement parmi les gens destinés à des lendemains prometteurs. Il savait se montrer suffisamment attachant, jusqu'à se rendre indispensable. Grâce à ce procédé, il constitua un solide réseau socio-affectif. À l'inverse des parents, il considérait d'abord la carrière future des individus et non leur compte en banque. Il semblait fasciné par l'avenir exceptionnel qui les attendait.

Devenu étudiant en droit, il gagna la sympathie et l'estime de tous: d'abord en raison de son caractère équilibré et agréable; ensuite, parce qu'il offrait volontiers son assistance, et ce, sans compter. Enfin, parce qu'il était loin de la moindre prétention.

Lorsque vinrent les examens partiels du printemps, il éprouva pour la première fois des difficultés qui commencèrent à le tracasser. Tout se passait comme s'il avait été exclu de sa vision futuriste habituelle. Il voyait encore l'avenir d'autrui avec une infallible clairvoyance; mais paradoxalement, le sien lui apparaissait soudainement obscur. En outre, le présent ne basculait plus systématiquement dans le passé. Il laissait une trace rémanente prolongée. Bien qu'il ne fût pas trop préoccupé par son sort personnel, il s'inquiéta néanmoins de ce brusque changement.

Aline et Sylvain, à la fois pris dans un tourbillon d'activités et figés dans les conventions sociales de leur nouvel environnement, se voyaient de moins en moins. Ce soir-là, Sylvain entra dans le boudoir où Aline, assise devant son ordinateur, tapait quelques lettres. La mine déconfite de son époux la troubla.

-Il y a quelque chose qui ne va pas? s'enquit-elle.

-Oscar... répondit Sylvain avant d'ajouter d'un air sombre et dramatique:

-Il m'a refilé un mauvais numéro.

-Voyons donc! Il doit sans doute s'agir d'une simple étourderie de sa part ou de la tienne. Pas d'affolement... Attends le prochain coup, suggéra sereinement Aline.

Hélas! La tentative suivante n'eut guère plus de succès. Il fallut bien se rendre à l'évidence: Oscar les fourvoyait. Mais pourquoi?

Sylvain décida de questionner son fils. Rarement il allait voir son garçon dans sa chambre. Il ne se souciait guère de sa santé, encore moins de ses études. Aussi, lorsque le jeune homme vit son père, son visage afficha une immense surprise. Avec le peu de tact qui le caractérisait, Sylvain entra dans le vif du sujet.

-Je ne te donne pas assez d'argent? commença-t-il par dire.

-Au contraire.

-Tu ne manques de rien?

-Non.

-Alors?

-Alors quoi?

-Pour quelle raison nous en veux-tu?

-Oscar haussa les sourcils, étonné.

-Voilà deux fois que tu nous donnes de faux chiffres! Te représentes-tu ce que tu nous as fait perdre?

-C'est involontaire.

-Comment cela?

-Je n'avais pas l'intention de vous tromper. Je ne trouve plus, tout simplement. Ça se brouille dans ma tête... Je travaille sans doute beaucoup trop. Le surmenage, peut-être... Je ne sais pas.

-Il y va de notre vie, mon petit! Je t'en prie, fais un effort, supplia Sylvain en perdant son habituelle fierté.

Puis il repartit, pendant qu'Oscar demeura seul, plongé dans ses réflexions.

-Il se pourrait bien que je ne retombe jamais plus sur les bons nombres. Que penseront mes parents? Qu'advient-il de mes études? Et si Armelle me quittait?

S'il réussit son année, ce fut de justesse et à force de bûcher. Il sut ainsi, à vingt ans, ce qu'apprendre voulait dire. Malheureusement, plus aucun billet ne sortit gagnant. Or, Aline et Sylvain avaient énormément dépensé au cours de leur fastueuse existence: voyages, réceptions, achats de maisons de vacances et d'immeubles prestigieux... Une véritable fortune leur était maintenant nécessaire pour entretenir leurs biens. Les deux constataient avec désespoir la dégradation progressive et inexorable de leurs finances. Ils songèrent d'abord à réduire leur personnel, à se séparer de quelques villas et appartements, mais cela se révéla insuffisant.

Un jour, après le déjeuner, Aline prit tendrement son fils par l'épaule pour lui dire:

-Tu ne peux pas te souvenir. À tes trois ans, nous sommes allés voir un médecin. Accepterais-tu, à présent, de retourner le voir? Pour contrôler...

Elle ne sut comment achever sa phrase, redoutant une résistance énergique de la part de son interlocuteur. Mais c'est sans regimber qu'Oscar se soumit à sa demande.

Gruszimski! Comment sa mémoire avait-elle retenu un pareil nom après tant d'années? Face au praticien, Oscar se rappela du cabinet médical, de la couleur des murs, de l'attitude hautaine du docteur, de la tête ahurie de l'assistante, de l'emplacement du bureau encombré et du cuir des fauteuils. Rien n'avait changé. Les moindres détails lui revenaient en mémoire avec une miraculeuse précision. Cette nouvelle perception l'enchantait. Le passé surgissait maintenant fécond et plein d'émotions; l'avenir, en comparaison, lui paraissait presque stérile. Non seulement d'innombrables images harmonieuses se bouscullaient dans son cerveau, mais des airs de musiques mélodieuses emplissaient ses oreilles. Une trappe mystérieusement fermée pendant longtemps venait de s'ouvrir. Un déferlement incessant d'événements pénétrait son esprit. Finies les pertes de mémoire gênantes qu'il avait endurées jusque-là.

Gruszimski prolongea l'impatience fébrile d'Aline en lisant attentivement la fiche d'Oscar qu'il tenait entre les mains.

-Eh bien! Madame, que puis-je pour vous?

-Actuellement, mon fils change... expliqua Aline.

Puis se tournant vers son garçon, elle ajouta:

-Vas-y, Oscar, raconte toi-même...

-J'ai toujours oublié les faits au fur et à mesure qu'ils se succédaient, commença ce dernier. Cependant, je discernais parfaitement les situations à venir. Depuis peu, c'est l'effet contraire qui se produit graduellement.

-Et alors! s'exclama le docteur. Tout rentre dans l'ordre. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

-Cela ne peut pas revenir comme avant? hasarda timidement Aline, affolée par cette normalisation imprévisible.

Gruszimski fit une interminable pause avant de transmettre sa réponse. Il s'adressa directement à l'intéressé en disant:

-Sans prétendre m'engager dans une explication exhaustive, j'aimerais que vous compreniez. Il s'est produit un mécanisme d'arrêt du stockage des informations appelé: amnésie antérograde. Cette rétention défectueuse des souvenirs s'est parallèlement accompagnée d'une hypermnésie inversée. Vous avez développé une capacité mnémonique phénoménale de l'avenir. À la faveur d'un incident impossible à identifier, le processus classique normal s'est rétabli. Nous allons pratiquer des tests de routine, si vous le voulez bien.

L'interrogatoire approprié de Gruszimski confirma le diagnostic.

-Rien à signaler, conclut-il. Les facultés intellectuelles et le taux de mémorisation d'Oscar demeurent intacts.

Puis d'autres grands spécialistes parmi les meilleurs furent consultés. Mais ce fut peine perdue. Oscar avait définitivement récupéré son passé au détriment du futur et nul remède capable de modifier cet état de choses n'existait. Aline refusa ce retour en arrière. Pour elle, il apparaissait impossible de se résoudre à la perte de cette source intarissable de revenus. Elle se lança donc désespérément dans des achats de luxe et dans un gaspillage à outrance. Plus son mari tentait de la raisonner, moins elle l'écoutait.

De son côté, la sœur d'Oscar épousa un maharadjah fortuné qui l'emmena dans ses lointaines contrées. Dès lors, jamais plus ne parvint de nouvelles de la princesse hindoue.

Sylvain et Aline se querellaient maintenant à tout propos, se reprochant mutuellement leur dénuement actuel. Le couple s'affrontait dans d'horribles disputes, lesquelles devenaient sans cesse plus violentes. Tant et si bien, qu'Oscar décida de les quitter. Mise au courant de la chose, Aline l'implora de rester, sous prétexte qu'elle craignait les colères brutales de son mari qui s'était mis à boire. Dans ces moments de rage, prétendait-elle, le pire pouvait arriver. Malgré la pitié que lui inspirait sa mère, Oscar ne supportait plus l'atmosphère qui régnait à la maison. Il abandonna donc le logis familial pour emménager dans un modeste logement en ville.

Peu de temps après, un soir, dans un accès de démence, Sylvain étrangla sa femme et se fit sauter la cervelle.

Les années défilèrent. Après ce drame, Oscar parvint à retrouver un calme relatif. Bien sûr, il avait été profondément déçu par le fait que ses amis lui avaient tourné le dos en raison de ses malheurs. Mais maintenant, à vingt-sept ans, il poursuivait une honnête carrière de clerc de notaire, sans originalité.

Un matin, il se réveilla sans avoir la moindre idée de l'endroit où il travaillait. Il comprit immédiatement le parti à en tirer. Il sortit en trombe de chez lui et courut vers un bureau de tabac où on y vendait des billets de Loterie nationale en vue du tirage du lendemain...

Un incident banal

-Jamais je n'aurais dû venir aujourd'hui, pensa-t-il avec amertume.

Mais, c'était trop tard.

Certes, aurait-il mieux valu pour lui ne pas se rendre au supermarché ce fameux jeudi ensoleillé de septembre. C'était un beau jour, en plein été indien, dans une touffeur quasi insupportable. Comment imaginer qu'une telle histoire pût lui arriver? Impossible d'extirper ce pénible sentiment de culpabilité de la tête:

-Je n'aurai pas dû y aller, ne cessait-il de se répéter.

Peu importe, il devait maintenant trouver un hôpital de toute urgence pour la faire soigner.

Roger, un beau grand sportif de trente-cinq ans, ne se plaignait à aucun moment de son sort. On pouvait aisément qualifier son mariage, datant d'environ quinze ans, de succès complet. Nulle dispute dans le couple, pas une seule ombre au tableau. Il trouvait toujours aussi belle et désirable sa femme Cécile qui elle, découvrait tous les jours des qualités nouvelles à son tendre époux. Les deux espéraient vivre toujours ainsi, dans cette douce quiétude exempte de tout souci véritable.

Roger choisit le jeudi plutôt que le samedi pour faire les commissions de la semaine, du fait qu'il détestait devoir attendre aux caisses. La foule le fatiguait plus que n'importe quoi. Une fois leurs courses complétées, au moment de redémarrer la voiture, il dit à Cécile:

-Attends-moi un peu, je retourne chercher un tournevis spécial dont j'ai besoin pour une bricole à faire à la maison. Ce ne sera pas long.

À cette heure-là, dans le stationnement presque vide, pas grand monde ni beaucoup d'activité à observer. D'ailleurs, le magasin allait bientôt fermer. Pendant qu'elle attendait, Cécile remarqua la présence d'un bel homme distingué, lequel tenait dans une main un objet qui brillait au soleil. En cette saison, la lumière rasante conférait un éclat particulier à ce qu'il tenait entre les doigts... Probablement un porte-clefs?

-C'est curieux, songea-t-elle, on dirait qu'il se dirige vers ma voiture.

Plus l'homme avançait, plus elle en était persuadée. Ses grands pas accélérés le menèrent vite à la voiture. Le voyant s'approcher de la vitre avant gauche, elle était à même de discerner sa figure de près. Quelle prestance, quel gracieux visage! Un tel type devait sûrement posséder un sacré pouvoir de séduction sur les femmes, pensa-t-elle en son for intérieur. Quand l'homme se pencha, elle baissa la glace pour entendre ce qu'il avait à dire. Et là, un événement aussi imprévisible qu'incroyable se produisit. Plutôt que de lui demander une quelconque information, il se précipita à travers la fenêtre ouverte avec une violence et une rapidité inouïes, avant de lâcher sur elle une véritable pluie de coups de poing. La malheureuse en était stupéfaite.

Son assaillant tenait dans la main un instrument contondant qu'il utilisa sauvagement à son encontre. La faible protection qu'elle tenta d'opposer, soit celle d'abriter son visage à l'aide de ses mains, ne réussit pas à lui éviter de graves meurtrissures. Tant et si bien, qu'elle ne tarda pas à perdre conscience. Non satisfait de son intervention, l'ignoble agresseur continua à s'acharner de plus belle sur sa victime, la laissant complètement inerte et ensanglantée.

Son méfait accompli, l'odieuse créature prit le temps de nettoyer les éclaboussures de sang sur son élégant complet-veston, puis quitta les lieux sans se presser, d'une allure sereine et modérée. Le tout n'avait pas duré plus de quelques minutes.

Vu l'effroyable état d'anxiété dans lequel il se trouvait, Roger ne se rendit même pas compte de la rapidité des secours. Et à l'hôpital, commença l'horrible attente.

-Maintenant on va la soigner, se rassura-t-il.

Mais aussitôt, l'irritation reprenait le dessus.

-Pourquoi ne m'avise-t-on pas de la situation? Est-elle en grave danger? Mon Dieu, elle semblait morte quand on l'a sortie de l'ambulance! Que va-t-il nous arriver, mon amour?

Depuis fort longtemps, c'était la première fois qu'il utilisait le mot «amour».

-Que dire aux parents? s'interrogea-t-il encore. Pourquoi l'a-t-on attaquée elle? Toi, si belle! J'espère qu'il ne te restera pas de séquelles. Je ne le supporterai pas. Comment ce salaud a-t-il pu frapper ton adorable petit nez et tes lèvres si délicates? Quelle relation avais-tu avec cet homme? Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?

Enfin, un docteur sortit de la pièce où Céline se trouvait enfermée. Malgré son air sombre, il semblait optimiste.

-Votre femme est hors de danger, annonça-t-il. Aucune conséquence majeure n'est à craindre. Il y a de vilaines contusions, une légère fêlure au nez, mais tout rentrera dans l'ordre. Il faudra un peu de patience, par contre.

Tout au long du trajet de presque une heure, entre la clinique et la maison, Roger n'osait même pas regarder Cécile en face. C'est à peine s'il se sentait capable de lui adresser la parole. Plus il s'enfermait dans son mutisme, plus il s'en voulait. Finalement, sa femme rompit le lourd silence qui semblait parti pour s'éterniser en disant:

-Alors... Tu me trouves si laide que ça?

-Pas du tout, mentit Roger, littéralement épouvanté à la vue du visage tuméfié qui s'exposait à sa vue.

-En ce cas, pour quelle raison me regardes-tu de cette manière?

-Voyons... Tu sais bien que c'est temporaire, ça ira mieux sous peu. Dès que tu t'en sentiras capable, tu me le diras et nous reparlerons de cette affaire.

-Je suis prête à en discuter dès maintenant; je suis certaine qu'il y a des questions qui te brûlent les lèvres.

-J'admire ton courage, car je me doute de ce que tu éprouves. Mais puisque tu insistes, dis-moi... Est-ce que tu avais déjà vu ton agresseur auparavant?

-Jamais de la vie.

-T'a-t-il menacé quand il t'a demandé ton sac à main?

-Il ne m'a rien demandé.

-Pourquoi as-tu baissé ta vitre, alors?

- Mais parce que je pensais justement qu'il voulait m'interroger. Au lieu de ça, il s'est jeté brutalement sur moi, sans même me laisser le temps de réagir.

-Comment était-il?

-Grand... C'était un fort bel homme avec des moustaches et un air aristocratique... Rien d'un voyou en mal de violence.

La lèvre inférieure de Cécile fut prise d'une imperceptible trémulation. Roger se rendit compte qu'il la fatiguait et préféra remettre cette pénible confession à plus tard. Puis chacun retourna à ses propres idées.

Le lendemain, Cécile trouva son époux soupçonneux et peu intéressé par les vrais problèmes, c'est-à-dire sa santé et sa guérison. C'est que Roger ne pouvait s'empêcher d'imaginer qu'elle lui cachait quelque chose. Il choyait sa femme autant qu'il le pouvait, mais ne parvenait toujours pas à la dévisager. Il se contentait de l'assister comme on assiste une malade. Avec dévouement, certes, mais en même temps, avec réticence. Ce que Cécile ne manqua pas de ressentir. Pour elle, il apparaissait évident qu'il lui manifestait de la compassion plutôt que de l'affection. Aussi, il ne donnait pas, mais se sacrifiait, s'acquittant de sa tâche tel un pénible devoir.

Les jours suivants accrurent la distance qui s'était insidieusement installée dans le couple. Chacun se réfugiait dans son quant-à-soi. Pendant ce temps, Cécile recouvrait peu à peu sa vivacité spirituelle et son aisance corporelle, mais ses blessures au visage demeuraient très apparentes et inesthétiques. Elle voyait que Roger essayait désespérément de se montrer prévenant, mais pourquoi son attitude lui semblait-elle aussi fausse?

Un mélange de pitié et de gêne le paralysait. On aurait cru à s'y méprendre que des deux, c'était lui qui avait reçu le choc psychologique le plus sérieux. Cette fois encore, c'est Cécile qui rétablit le dialogue.

-Eh bien, Roger, on ne va pas continuer comme ça à se regarder en chiens de faïence! Tu es malheureux parce que tu voudrais en savoir davantage, pas vrai? Alors, cherchons...

-Cherchons quoi, qui?

-Cherchons d'abord avec la police, et...

-Bah! La police, tu sais...

-Ne sois pas si pessimiste. Commençons par la police; cela n'exclut pas de chercher par nous-mêmes.

-Que veux-tu savoir, au juste?

-Voyons, Roger... Il y a bien une raison. Il doit sûrement exister un indice pour nous mettre sur la voie. Ce type n'a pas pu commettre un tel acte gratuitement. Il obéissait à quelque chose, mais à quoi? On doit tenter de le découvrir.

-Comment?

-Je vais interroger tout le monde... Mes amis, mes connaissances, mes voisins... Roger, si tu veux en savoir plus, remue-toi! L'enquête commence demain! lança-t-elle d'un air enjoué.

-Je vais faire mon possible, promit Roger sans enthousiasme.

Le soir, aussitôt couchée, Cécile s'endormit d'un sommeil tranquille alors que Roger ne parvint pas à fermer l'œil.

-Elle est courageuse, se dit-il, courageuse et tenace. Elle a raison. Il doit certainement y avoir un mobile. On ne s'acharne pas comme ça sur quelqu'un sans motif valable. Elle en sait peut-être plus qu'elle ne veut bien le dire... Et si elle avait peur et qu'elle se méfiait de moi? Elle est un peu drôle, en ce moment, mais on le serait à moins.

Roger sentait que ses idées s'embrouillaient et que son état de conscience faiblissait. Il glissa dans un

engourdissement à ce point tourmenté, que la nuit ne suffit pas à le détendre.

Le lendemain, il se réveilla les jambes douloureuses et la tête lourde, comme s'il avait bamboché toute la nuit. Néanmoins, il savait maintenant très bien ce qu'il voulait. Quelques jours plus tôt, il avait rencontré Bernard, un ancien camarade de classe devenu inspecteur de police. Son bureau, à la brigade criminelle, se situait dans un quartier chaud appelé la Goutte d'or.

-C'est gentil de venir me voir. Et puis tu me l'avais promis. Tu as de la chance de me trouver sans avoir pris de rendez-vous, car je suis toujours par monts et par vaux. Alors, que deviens-tu?

Roger raconta alors l'histoire de l'incident, le passage à l'hôpital, la vie à la maison puis demanda conseil.

-Tu sais, il y a des cinglés partout, lui signifia Bernard.

-Tu ne me réponds pas. Y a-t-il quelque chose à faire?

-Malheureusement, on ne s'occupe pas de ça. Le seul avis que je peux te donner est de voir un détective privé. J'en connais un bon. Il a même écrit un livre sur son métier. Un gars original. Il s'appelle Dumel.

-Monsieur Roger Desplanches? Donnez-vous la peine d'entrer.

Le bureau était propre, sans plus. Des rayonnages et des dossiers partout. Roger songea à un cabinet de notaires ou même d'avocats.

-C'est mon ami Bernard qui vous a recommandé? lança Dumel. Il n'y a pas de meilleure introduction. Alors, dites-moi tout.

Ah! Que ce ton paternaliste déplaisait à Roger. Mais Bernard l'avait assuré de la compétence du type, alors... Ce dernier, un peu bedonnant, s'assit lentement sur sa chaise et se mit à taper immédiatement un certain nombre de renseignements sur son clavier d'ordinateur.

-Nous avons donc dit, Monsieur Desplanches, que vous êtes né le...

-Mais je ne viens pas porter plainte, s'insurgea Roger, impatient.

-Ne vous en faites pas, Monsieur Desplanches, c'est seulement pour mon fichier.

En sortant dans la rue, Roger profita de la brise de soirée pour marcher un peu.

-Je me demande ce qu'il va bien pouvoir faire en huit jours, s'interrogea-t-il.

De son côté, Cécile ne demeura pas inactive, passant tout son temps à consulter ses amies, ses voisins, les connaissances et les commerçants. Impossible de qualifier sa visite au commissariat de Police de fructueuse. Mais elle demeurait persuadée que tôt ou tard, une piste se présenterait. Elle ne savait rien de la démarche de son époux auprès de Monsieur Dumel, Roger l'ayant passée sous silence. Il estimait que cela ressemblerait à un manque de confiance. «Enquêteur privé»: ces mots renfermaient une connotation malsaine de soupçons et de filatures qui le répugnaient quelque peu.

-Alors, ma chérie, as-tu passé une meilleure journée? adressa-t-il à Cécile.

-J'ai été très occupée, rétorqua celle-ci alors cela m'a empêchée de penser. Tout le monde est au

courant de mon histoire, maintenant. Nous n'en sommes, hélas, qu'au début. Et toi?

-Rien de spécial.

Cécile réalisait des progrès considérables avec une incroyable rapidité. Elle avait pris une distance avec son aventure et la traitait maintenant avec désinvolture. Roger l'admirait, mais en même temps, elle l'agaçait. C'était son histoire après tout. Elle se devait d'examiner la chose avec plus de sérieux. Vraiment, il se sentait de plus en plus déconcerté. L'idée qu'elle connaissait son agresseur lui trottait dans la tête. Cela pourrait expliquer...

Puis les jours suivants se succédèrent, sans apporter de grandes nouveautés: la morosité et la mauvaise humeur de Roger contrastaient avec la patience et l'enjouement un peu outrancier de Cécile. Après quoi, plus rien, sinon le vide menaçant de ce couple en équilibre instable.

Le mardi suivant, la sonnerie stridente du téléphone tira Cécile de son sommeil à sept heures trente du matin, heure à laquelle elle dormait de son sommeil le plus profond.

-Allô? Je vous le passe... Pour toi... Monsieur... Dussel...

-Oui?... Bonjour Monsieur Dumel... Non, je me levais... Alors?

-Monsieur Desplanches, j'ai trouvé.

-Pas possible! Si vite?

-Non, pas l'auteur de l'attaque, autre chose...

-Que voulez-vous dire?

-Pas au téléphone, Monsieur Desplanches.

-Mais vous reconnaissez bien ma voix?

-Question de principe. Venez me voir au bureau... Aujourd'hui, si vous êtes disponible.

-Qui était-ce? murmura Cécile encore somnolente dans sa tiédeur confortable. Sans écouter la réponse, elle s'assoupit presque aussitôt.

Roger se leva d'un bond. Après une toilette rapide et un petit déjeuner, il courut chez Dumel avec un pressentiment désagréable. Il fut reçu dès son arrivée et constata que son interlocuteur paraissait ennuyé.

-Voyez-vous, Monsieur Desplanches... Ce n'est peut-être pas directement lié à l'affaire ni à ce que vous pensez...

-Je vous en prie, coupa nerveusement Roger, venons-en au fait!

-Depuis quand êtes-vous marié?

-Quinze ans le mois prochain. Mais quel rapport avec notre histoire?

-Il y a dix ans, Monsieur... poursuivit le détective avant d'émettre un silence hésitant.

-Eh bien quoi? Il y a dix ans...?

-Votre épouse vous a trompé.

Roger sentit une vive douleur aux jambes avant d'essuyer les quelques gouttes de sueur qui apparurent sur son front et derrière son cou. Durant un court instant, il se dit qu'il ne pouvait que s'agir d'une erreur.

-Êtes-vous bien certain? Avez-vous des preuves? finit-il par balbutier.

-Je ne vous aurais pas fait venir autrement, Monsieur; je connais mon métier, lequel, croyez-moi, n'est pas toujours facile.

Au bout d'une longue pause, le détective enchaîna:

-Dois-je continuer mon enquête, Monsieur Desplanches?

-Inutile, de répondre Roger d'une voix d'outre-tombe. Je vais vous régler ce que je vous dois.

-Vous savez, Monsieur Desplanches, dans de telles circonstances, il ne faut pas prendre de décisions hâtives, car on risque de le regretter plus tard...

-Je vous remercie, Monsieur Dumel, je sais ce que j'ai à faire.

Dehors, malgré le temps doux pour la saison, Roger tremblait... De froid? De rage? D'humiliation? Il n'aurait su le dire. Ce n'est que chez lui qu'il parvint à retrouver un certain calme. Voyant le visage blanc et défait de son mari, Cécile le pressa de questions.

-Que se passe-t-il? Que t'est-il arrivé?

-On divorce.

-Qu'est-ce que tu me chantes là? En ce moment, si c'est une blague, elle n'est pas drôle...

-Ce n'est pas la peine de finasser, Cécile, je sais tout.

-Tu connais mon agresseur et c'est pour ça...

-Rien à voir. Tu te souviens, il y a dix ans?

-De quoi devrais-je me souvenir?

-De ton amant, parbleu!

Ce fut au tour de Cécile d'être surprise, pour ne pas dire anéantie. Comment cette vieille histoire avait-elle bien pu resurgir après tant d'années?

-Il est impossible, se risqua-t-elle à dire, que cet homme qui n'a jamais compté pour moi, je te le jure, et que je n'ai vu qu'une seule fois...

-On dit toujours ça. Tu reconnais donc...

-Mais je te le répète, cela n'a jamais compté pour moi!

-Nous ne sommes pas faits pareils.

-Dieux du ciel! Tu ne vas pas mettre notre couple en péril pour cette... défaillance de jeunesse... Je t'aime, Roger.

-Trop tard. Il fallait y penser avant. Pour moi, l'enquête est terminée. Et notre vie commune également.

Devant la stupide détermination de son mari, Cécile, habituellement modérée, laissa éclater sa colère. Elle ne comprenait pas cette réaction aussi violente qu'injustifiée provoquée par une simple faiblesse d'adolescente; car aujourd'hui, qu'avait-elle en commun avec ce passé lointain tombé dans l'oubli total?

-Tu veux me faire supporter le poids d'une faute qui est hors de proportion avec la sanction que tu voudrais appliquer, lâcha-t-elle. Il y a prescription, maintenant. Comment oses-tu mettre en parallèle toutes ces années de bonheur réel et ce malheureux incident? Tu ne m'as donc jamais aimée pour être capable de me traiter ainsi? À quelle sauce d'amour m'as-tu accommodée pour te résoudre aussi facilement à me perdre? Qu'étais-je d'autre, pour toi, qu'une commodité de plus pour ta carrière et ta tranquillité d'esprit? Si à présent tu ne peux réfléchir à tout cela avec un peu de recul, mon pauvre ami, je te plains!

Roger lança vers elle un regard terne et sans mot dire, tourna les talons pour aller préparer sa valise dans la chambre à coucher. Plus rien ne le retenait en ce lieu. Il demeurait indifférent, même à ses propres affaires, faisant ses bagages tel un automate.

Roger ne retourna jamais voir son épouse et ne se préoccupa plus de retrouver l'agresseur de celle-ci ou la raison de son forfait.

Quant à elle, Cécile continua jusqu'à son dernier souffle de chercher l'identité de son assaillant et de s'interroger sur les raisons pour lesquelles il avait détruit sa vie. Est-ce que son mari l'aimait? Si oui, comment expliquer qu'il l'ait quittée? Hélas, elle ne trouva aucune réponse à ses questions.

Àngela

Lorsque la belle madame Delfiore mit la petite Àngela (avec un accent sur le premier a) au monde, toute la famille s'extasia. L'enthousiasme était unanime et justifié. Non parce qu'elle était le premier enfant de Carla Delfiore ni parce que pour un nouveau-né, elle était ravissante... Cela, toute l'assistance le reconnut volontiers sur-le-champ. On ne prit pas immédiatement conscience de l'originalité de cette naissance. En principe, le cri initial d'un bébé découvrant avec stupeur et un peu de dégoût l'univers dans lequel on l'a propulsé, sans son consentement, éclate instantanément. Or, dans le cas présent, pas le moindre son ne fut proféré. Le praticien, inquiet, colla son oreille contre la poitrine de la petite puis émit un soupir de soulagement. Elle respirait bel et bien. De plus, elle arborait sur ses lèvres minuscules, fait rarissime, un petit sourire.

Au cours de sa longue carrière, jamais le gynécologue n'avait été témoin d'un pareil phénomène. Bien sûr, elle ne s'esclaffait pas et ne riait pas à gorge déployée. Cependant, il ne s'agissait pas d'un simple rictus ou d'un ricanement inconscient. On ne pouvait guère s'y tromper. C'était incontestablement un sourire. Une telle singularité défiait toutes les lois d'un accouchement traditionnel.

Ainsi naquit Àngela Delfiore, dans le quartier bien connu de la Petite Italie, au nord-est de la ville de Montréal, un dix-neuf mars, jour de la Saint-Joseph.

Sa grand-mère, levée depuis l'aube, préparait le pain spécial, comme chaque année à la même date. La veille au soir, elle avait pris soin d'apprêter le petit autel placé sur la commode se trouvant dans l'entrée. Ici trônait l'image du Saint, entourée de fleurs. Le prêtre était censé arriver à neuf heures pour bénir la maison. À dix heures, la table mise, on ouvrirait les portes et on inviterait les passants à partager le pain.

Dans la plupart des familles siciliennes, on ne célébrait plus les rites populaires. L'église ne jouait plus son rôle de rassembleuse. Le faible appui apporté aux traditions ne réussissait plus à préserver l'identité et la cohésion sociales. Au regret des grands-parents, les jeunes avaient totalement oublié ces pratiques tenues pour désuètes. C'était bien sûr le cas de leur fils Alberto.

Alberto Delfiore, descendant d'une génération de commerçants fortunés et installés depuis belle lurette, s'était fait construire, juste avant son mariage, une luxueuse résidence qui ne passait guère inaperçue. Malgré son jeune âge, vingt-huit ans, il menait la vie d'un homme parvenu à une remarquable prospérité. Sa jeune femme, Carla, ne travaillait pas. Chez elle, un personnel de maison stylé s'occupait de l'entretien général et une cuisinière organisait les repas.

Àngela n'avait pas encore quitté la clinique que déjà, sur place, une gouvernante attendait son arrivée. Le berceau à bascule, fait de chêne massif et paré de voiles de soie blanche suspendues par un anneau en or véritable, accueillait son invitée.

Le dévouement religieux dont les proches entourèrent le poupon ne gâta nullement son caractère doux et conciliant. On aurait pu craindre un égoïsme légitime vu toutes ces marques excessives de bienveillance. Mais, circonstance exceptionnelle, le bébé se comportait comme le voulait son prénom: c'était un ange. Il fallait une situation très improbable pour provoquer ses larmes et celles-ci ne dureraient jamais longtemps. Lors de ses premiers pas, elle se retenait de pleurer, malgré des chutes pourtant douloureuses. Elle se relevait toujours gaie et poursuivait son plaisant babillage.

À l'âge de quatre ans, elle devint prodigieusement belle. Son visage joufflu perdit son aspect poupin pour adopter une forme plus allongée, plus affinée, tout en conservant les deux adorables fossettes dont

la nature l'avait gratifié. Son teint hâlé, hérité de ses grands-parents siciliens, soulignait la couleur vert-tendre de ses grands yeux. Sa manière d'examiner les gens avec insistance et douceur forçait la sympathie. Ses longs cheveux noirs et lisses enveloppaient un cou remarquablement long, offrant à l'ensemble une étonnante harmonie. Enfin, les soins méticuleux apportés à sa tenue vestimentaire mettaient en valeur son corps gracile et bien proportionné. Consciente de ses charmes, elle se montrait coquette, mais non prétentieuse.

Ce qui la distinguait surtout des autres enfants, c'était son inégalable amabilité. Elle avait une façon unique de prendre la main de son père ou de sa mère et de la porter à son cœur. Ensuite, elle remontait avec un curieux sens possessif cette main agrippée et la coinçait délicatement entre le menton et la gorge. Dans ces moments, son regard s'auréolait d'un amour si profond qu'il devenait difficile de retenir ses larmes. Quiconque n'a pas rêvé, dans sa vie, de posséder une telle petite fille, mentirait.

Cette forte inclination à aimer les gens d'emblée, sans retenue, avec la plus exquise simplicité, ne fit que croître en grandissant. Le charme immédiat qu'elle exerçait sur toute personne ayant le bonheur de l'approcher dépassait le simple cadre domestique. Dès cinq ans, elle conquiert les copines de l'école maternelle, l'institutrice, le personnel de surveillance, et de fait, l'établissement tout entier. Tout le monde la connaissait par son prénom. Dès qu'on l'apercevait, on la prenait dans ses bras. Un inévitable abandon presque passionnel accompagnait ce mouvement spontané d'affection.

Lorsqu'elle entra au lycée, les mêmes événements se répétèrent. Sa vie se déroulait comme un conte de fées et baignait dans une ineffable tendresse. La famille ne pouvait que se louer de son obéissance inconditionnelle et de sa personnalité paisible et heureuse. Tout au plus, aurait-on pu désapprouver une légère timidité, cependant compensée par un acharnement peu commun aux études.

Très vite, elle se retrouva à la tête de sa classe. Une participation active aux travaux en commun et des observations toujours pertinentes en firent une amie précieuse que se disputaient autant les garçons que les filles. En fin d'année scolaire, elle obtint les deux prix les plus prestigieux octroyés à un élève: celui d'excellence et celui de camaraderie.

Cet été-là, Alberto Delfiore décida que les vacances se passeraient à Cinisi, près de Palerme, dans le village natal de ses arrière-grands-parents. La branche italienne restée au Pays demeurait peu nombreuse. Il y avait bien quelques cousins et cousines éloignés, mais on ne se connaissait pas vraiment; bonne occasion de renouer avec un lointain passé.

L'implacable soleil du mois de juillet acheva de débiliter les vacanciers les plus enthousiastes. Au bord de la plage, Carla Delfiore se plaignait sans arrêt, affalée sur sa chaise longue protégée d'une ombrelle multicolore. Elle ne supportait plus cette chaleur épuisante. Pendant ce temps, Alberto, lui, se consacrait à d'interminables siestes, entrecoupées de ronflements assez puissants pour le réveiller parfois lui-même.

Le jour, la côte entière semblait plongée dans une léthargie que seule la venue de la soirée dissipait. Après avoir chauffé à blanc le village endormi, le globe solaire disparaissait, englouti par un horizon embrasé. L'animation regagnait alors lentement les habitants de la localité et les estivants. On allait pouvoir s'occuper sérieusement de l'activité essentielle de la journée: chercher un bon restaurant. Cette tâche ne manquait pas d'engendrer chez Carla et Alberto de sévères dissensions quant au choix des auberges. Parfois, la perspective d'une soirée érotique constituait la seule solution pouvant apaiser leurs violentes disputes. La petite Àngela passait à travers ces orages avec une étrange sérénité. Elle témoignait à chacun de ses parents une vénération inébranlable et une gentillesse toujours égale.

À juste titre, madame et monsieur Delfiore se sentaient particulièrement fiers de leur progéniture. Ils vantaient sans cesse les exceptionnelles qualités de leur fillette auprès de la famille et même, devant des étrangers. Ces confidences créaient un malaise, chez Àngela, dont les joues s'empourpraient inmanquablement chaque fois.

De retour de vacances, cette dernière reprit le chemin de l'école avec un plaisir évident. Ses succès en

toute matière, français, calcul, gymnastique ou musique, ne pouvaient que la réjouir. Cependant, elle n'en tirait aucune vanité, sachant faire preuve d'une modestie de bon aloi.

Une salle de classe, réservée aux grands, abritait une vingtaine d'ordinateurs démodés destinés aux débutants. Ces appareils fascinaient la jeune fille. Dès qu'elle le pouvait, elle venait épier ce qui se tramait dans l'étrange pièce. Tant et si bien, qu'un jour, un professeur, surpris par l'intérêt qu'éveillait l'informatique chez cette enfant, la fit entrer. Dès lors, un irrésistible engouement jamais démenti depuis s'empara d'Àngela.

Les lycéens s'étaient habitués à voir cet angelot traîner de temps à autre dans les allées pour les regarder travailler devant leur écran. En revanche, personne ne soupçonnait qu'elle finirait un jour par se rendre utile. Or une fois, un élève s'avéra incapable de résoudre son problème. Àngela, qui observait, lui donna tout naturellement la solution. Dès cet instant, on favorisa sa présence en classe et bien que cinq ans plus jeune que les autres, elle y fut intégrée. Au cours de l'année scolaire, non seulement sut-elle rattraper ses camarades, mais elle parvint à se hisser au premier rang.

À la maison, plutôt que de jouer, elle lisait des livres de son âge. Elle consultait aussi des ouvrages pour adultes ainsi que tous les magazines auxquels la famille était abonnée. Une revue que son père parcourait avec négligence attirait particulièrement son attention: *Informatique 2000*.

Elle terminait si vite ses devoirs qu'il lui restait beaucoup de temps pour accompagner sa maman dans l'accomplissement de menus travaux ménagers. Elle apprit ainsi à coudre avec une telle habileté, qu'elle songeait déjà à aider sa mère dans l'éventualité d'un second enfant. Elle désirait ardemment un petit frère que depuis des années, elle réclamait avec force à ses parents. Alberto y aurait consenti volontiers, mais Carla n'envisageait pas d'étendre la famille. Elle aimait tellement, disait-elle, sa petite Àngela, qu'elle aurait senti comme une trahison le partage de son amour avec un autre gamin. Alberto partait du principe inverse. Après avoir conçu un si bel et bon enfant, l'expérience valait la peine d'être renouvelée. D'autre part, Carla n'aurait pas dû se dérober à la mission sacrée, selon lui, de la femme sur terre, soit celle de donner des enfants à l'homme. Mais la principale intéressée demeura ferme et de glace. Il n'était pas question de risquer un second bébé. Car rien, d'après elle, n'en garantissait la réussite. Le mari respecta les vœux de sa femme, ce qui fit qu'il n'y eut jamais de petite sœur ou de petit frère. Àngela se contenta donc d'être enfant unique, sans le moindre grief envers ses parents.

Souvent, le soir, Alberto avait l'habitude de passer quelques heures au café. Il retrouvait là une ambiance chère à tous les déracinés de son pays d'origine. On n'y parlait pas un mot de français et les jeunes s'interpellaient fréquemment en anglais. L'essentiel de la clientèle se divisait en clans de petits vieux s'exprimant en dialectes italiens. Des voix puissantes empêchaient de se comprendre d'une table à l'autre. Des discussions véhémentes surgissaient de partout. Des gestes d'ampleur théâtrale accompagnaient les paroles volubiles. Au niveau sonore assourdissant de la salle s'ajoutait le son de la télévision, écoutée on ne sait comment par certains consommateurs isolés. Un bon arôme de capucino se mêlait aux odeurs variées de cigarettes et de pipes.

Un soir d'été, tandis qu'Alberto dégustait tranquillement son café, la tension était à son comble. Nul éclat de voix ne venait troubler la concentration attestée par tous les visages. Sous leurs yeux attentifs se déroulait le match de football Italie-Brésil. Dans la journée précédant cet événement d'importance capitale, la télévision avait interviewé plusieurs immigrés italiens et brésiliens. Chacun affichait un mépris souverain à l'égard de l'autre camp et plaignait d'avance son adversaire pour la cuisante défaite qu'il subirait.

Mais la belle certitude des Italiens s'envola, cette fois, dans un climat de funérailles. Ils avaient perdu. Des larmes de détresse et de rage coulaient sur certaines figures. Alberto but la dernière goutte de son café.

Au fond de la tasse noire, il aperçut un regard pathétique qui le fixait, comme accablé de reproches. Il quitta le bistro et n'osa pas y revenir durant des semaines.

Carla et lui appréhendaient le moment où Angela franchirait l'âge critique. Ils savaient que l'adolescence défigurerait le joli visage de leur fille par d'affreux boutons. Ils affronteraient peut-être une opposition risquant de s'achever en révolte, tout comme ils pouvaient craindre qu'elle ne retournât son agressivité contre elle-même.

Or, rien de tout cela ne se produisit. Encore une fois, Angela traversa ce redoutable processus psychologique avec une aisance déconcertante et sans modification aucune de son comportement quotidien. La piété filiale qu'elle manifestait encore à ses parents résultait d'un inextinguible besoin d'amour. Telle une plante assoiffée d'eau, elle semblait requérir de ses parents toujours plus d'attentions. Il n'était pas certain qu'ils répondissent à cette attente.

Assurément, ils aimaient leur fille, mais cela, de manière plutôt gourmande, comme un bonbon ou un délicieux chocolat. Pourquoi ne se posaient-ils jamais de questions sur ce qu'elle pensait ou ressentait? Que savaient-ils de sa vie intérieure?

De son côté, la jeune fille ne connaissait pas non plus grand-chose sur Alberto. Lorsqu'on lui demandait: «Que fait ton papa?», elle répondait systématiquement: «Il travaille.»

-Dans quoi?

-Dans les affaires.

Mais personne ne savait exactement ce que recouvrait ce terme; pas même Carla qui ne s'était jamais inquiétée de ce détail, elle qui se laissait absorber par une kyrielle d'obligations «humanitaires». Chaque jour, en effet, une visite était dédiée soit au curé de la paroisse, soit aux Petits Frères des Pauvres ou encore, aux déshérités des hôpitaux. L'idée paraissait généreuse, mais à y voir de plus près, de la condescendance et une certaine fatuité présidaient à ce geste apparemment pur et désintéressé. L'habitude de toujours compter ostensiblement plusieurs fois les billets avant de les remettre à son interlocuteur contraignait le redevable à une attente humiliante. Cette manie ne plaidait pas en faveur de sa philanthropie.

Quant à monsieur Delfiore, sa principale activité se résumait à dévorer les retransmissions télévisées de hockey ou de baseball, suivant la saison. Parfois, il consentait à suivre les actualités politiques, surtout lorsqu'elles comportaient des séquences croustillantes et scandaleuses. Carla se tenait alors en retrait, immobile, attendant un hypothétique échange avec son mari, lequel s'abandonnait à de vaines espérances. Bien qu'elle ne représentait que peu pour lui, il aurait tant souhaité être tout pour sa femme qui elle, l'aimait, mais avec une modération calculée. Elle pensait incarner encore à ses yeux la femme modèle, soumise et désirable. Aussi, ne comprenait-elle pas son fâcheux éloignement. Chacun compensait l'indifférence de l'autre en vouant à son enfant un amour suprême.

À Angela termina très tôt son secondaire cinq³. À seulement seize ans, elle obtint son diplôme de fin d'études⁴. Pour l'occasion, papa et maman lui organisèrent une fête somptueuse à laquelle assistèrent ses amis, la plupart étant des filles choisies pas les parents. Malgré le raffinement et la surabondance des plats, on ne parvint pas à supprimer l'ennui qui se lisait sur le visage de cette jeunesse surveillée par des parents un tantinet envieux.

Devant l'assistance médusée, Carla et Alberto offrirent un cadeau à leur fille adulée pour souligner son diplôme de fin d'année. Il s'agissait d'un ordinateur dernier cri, haut de gamme, équipé des derniers perfectionnements multimédias. Des gadgets difficilement accessibles à une bourse d'étudiant complétaient ce fastueux présent.

3 *Fin d'études secondaires au Québec*

4 *Examen de fin d'études*

Bien qu'intimidée devant ses camarades, Àngela ne put que se jeter dans un immense élan de gratitude entre les bras protecteurs de ses parents. Son sort paraissait réglé. Au cours de ses deux années de Cégep⁵, elle s'orienterait vers l'informatique.

Le lendemain, après un nettoyage en règle, le bureau, spécialement conçu pour l'ordinateur de Mademoiselle, fut installé avec tous les raffinements possibles: lumières anti-éblouissement, siège ultra ergonomique, étagères de bibliothèque en okoumé massif afin d'allier esthétique et solidité. Rien ne fut épargné pour atteindre le summum du confort. La pièce avait même été insonorisée, afin de ne pas déranger Àngela lorsqu'elle y travaillerait. Tout semblait réuni pour favoriser une vocation préalablement induite.

Par la suite, Alberto et Carla ne s'intéressèrent plus à cette machine ni à ce qu'en faisait leur fille. C'est à peine s'ils remarquèrent qu'elle passait le plus clair de ses loisirs devant un écran. Ils la voyaient pour les repas, sans plus.

Assurément, l'image numérisée de l'ordinateur est réductrice et ne supplante en aucun cas le dialogue entre individus. Le compte rendu insensible de la vie qu'il livre en informations est incapable de restituer la richesse des émotions et l'irremplaçable présence humaine. Il ne fait que répéter et sa compétence, en matière de création, est quasi nulle. L'existence ne se limite pas à un simple questionnaire à choix multiples. Pourtant, à force de vouloir rendre cet instrument de plus en plus intelligent, ne risque-t-on pas, un jour, d'en arriver à fabriquer un homme de plus en plus stupide et soumis inconditionnellement à cet outil sans conscience? En effet, un ordinateur ne rendra pas brillant un être médiocre; par contre, un utilisateur avisé pourra tirer parti de cette machine, en fin de compte bornée. Même si la représentation nourrit les fantasmes, un simple catalogue digital est impropre à provoquer de véritables pulsions.

Mais jamais ces pensées n'effleurèrent Àngela, ne serait-ce que pour tempérer son inébranlable enthousiasme. Elle trouvait une incomparable satisfaction à jouer et à communiquer avec son ordinateur qui se substituait avantageusement aux stériles et rares conversations qu'elle pouvait avoir avec sa mère ou son père. Elle appréciait particulièrement la relation neutre qu'elle entretenait avec son appareil. D'un autre côté, elle supportait difficilement les rapports d'assujettissement que sa mère tentait de lui imposer. De même, son besoin nouveau d'indépendance s'accommodait mal avec l'image dominante que projetait son père.

En somme, l'ordinateur tombait à point nommé, au moment où elle commençait à ressentir quelques velléités d'émancipation sans toutefois les manifester ouvertement. De fait, jamais les parents ne notèrent chez elle la moindre impatience, puisqu'elle avait l'art de toujours cacher son agacement, histoire, peut-être, de leur épargner d'inutiles souffrances et de les laisser croire au cliché inusable du rejeton modèle.

Plusieurs amis de Carla et Alberto blâmaient le couple pour la sévérité abusive avec laquelle ils traitaient Àngela. «Votre fille est grande, maintenant. Vous devriez la laisser sortir un peu. À son âge, la nôtre courrait le guilledou depuis longtemps. Après tout, vous n'avez rien à lui reprocher!»

-Cela ne l'intéresse pas, répliquaient en chœur les principaux intéressés.

-En êtes-vous si sûrs?

Normalement Alberto et Carla, sans trop s'alarmer, auraient au moins dû provoquer un entretien cordial avec Àngela pour chercher à connaître son avis sur le sujet. Mais la négligence et une certaine indifférence l'emportaient sur l'envie de régler le problème. Il serait bien temps d'en parler au moment voulu, si nécessaire...

Depuis longtemps, Àngela exprimait l'envie d'avoir un petit animal à la maison, elle qui fondait de tendresse chaque fois qu'elle croisait un petit chiot dans la rue.

-Chez les Delfiore, il n'y a pas et il n'y aura jamais d'animaux ! avait tranché Alberto avec autorité. Ils abîment et salissent tout. D'ailleurs, qui s'en occuperait, le promènerait et lui donnerait à manger? Je

ne veux pas que le personnel de maison soit pris par ces tâches absurdes!

-Moi, je m'en occuperais! s'était exclamée Àngela très exaltée.

-Voyons, sois raisonnable, devait alors rétorquer Carla, tu as tes études...

Et plus jamais la question ne fut abordée.

Àngela termina ses deux années de Cégep aussi facilement que son secondaire et son primaire. Ses résultats brillants lui valurent des commentaires élogieux de la part de ses professeurs. Tous auraient souhaité qu'elle poursuive des études dans leurs spécialités respectives. Mais sa décision était prise. Elle entrerait à l'université dans le but de décrocher un doctorat en informatique.

La question de savoir si elle devait rester à la maison ou prendre un logement près de la faculté fut soulevée. Malgré l'opposition de Carla, assez rapidement on résolut de lui acheter un petit appartement. Le sacrifice ne semblait pas insurmontable. Pour les parents, il s'agissait bien sûr de la séparation d'avec leur fille et non de la modeste somme qu'à leurs yeux, il faudrait investir. Plus question de la retenir à la maison passé dix-huit ans!

Le déménagement eut lieu sans trop de larmes maternelles. Àngela promit de venir régulièrement à la maison et tint parole. Deux fois par semaine, elle rendait visite à sa mère avec en main, une petite rose à son intention. Elle apportait souvent, aussi, un petit cadeau à son père.

-Alors, comment te sens-tu dans ta nouvelle demeure? interrogea ce dernier qui normalement, manifestait peu d'intérêt face à ce que sa fille ressentait.

-Merveilleusement bien. Je suis installée à la perfection. À telle enseigne que parfois, cela me coupe l'envie d'aller suivre mes cours. Mais rassurez-vous, je reste sérieuse.

-Sois prudente, dans tes déplacements, conseilla Carla. Sais-tu qu'en ce moment, une vague préoccupante de délinquance s'abat sur la ville? Justement, à la télévision, l'autre soir, une émission expliquait les difficultés de toutes sortes auxquelles se heurtent les pouvoirs publics. Avec ce chômage, les jeunes ne savent plus quoi faire. La violence se généralise. On dépouille les écoliers de leurs chaussures ou de leur veste. Et la plupart du temps, ce sont des adolescents qui se rendent responsables de ces actes de malveillance. Ils s'attaquent aux pompes à essence, aux vieilles dames, et maintenant, ils vont jusqu'au viol collectif de femmes. Fais attention, ma chérie. Ne t'habille pas de façon trop provocante... Je m'inquiète tant pour toi.

-Voyons, maman, je ne suis plus une enfant. Tu n'as rien à craindre. En plus, je ne te l'ai pas dit, mais je suis des cours de sports de combat pour apprendre à me défendre... Éventuellement...

Et Carla de renchérir:

-Il paraît qu'à présent, une bande de voyous très bien organisée opère dans l'est de la ville. La police ne peut plus assurer la sécurité. Elle n'arrive pas à leur mettre la main dessus. Une précision et une rapidité inouïes caractérisent leurs actions. Cela commence à nous effrayer, ton père, pourtant vaillant, et moi, si anxieuse de nature. Si cela continue ainsi, il va falloir se protéger. On se croirait revenus en 1925, à Chicago.

-Tu ne crois pas que tu exagères un peu, maman?

-Bon, en tous cas, tu me promets d'être attentive...

-Oui, répondit Àngela avec conviction et douceur.

Carla jura à sa fille qu'elle ne cesserait jamais de l'aimer et qu'elle constituait son bien le plus précieux. Puis elles se quittèrent jusqu'à la prochaine fois.

L'enseignement universitaire convenait parfaitement à Angela. Jamais elle n'aurait imaginé que ce genre d'études lui laisserait autant de temps libre. Sa vie personnelle très discrète suscitait bien quelques interrogations, mais son aménité anéantissait toute éventuelle médisance. Sa timidité, pratiquement disparue, laissait place à une aisance presque charismatique. Elle se prêtait volontiers au dialogue et n'esquivaient en aucun cas les demandes d'aide nombreuses qu'encourageait sa maturité d'esprit. Elle savait se montrer charitable avec les ignorants et réceptive aux petits malheurs des étudiants. On ne lui connaissait pas de galant, mais elle paraissait à l'aise avec les garçons. Force était de constater qu'elle les dominait largement par son intelligence. Elle avait aussi ce regard pénétrant, inquisiteur, qui semblait tout deviner sans poser de questions. Dans leurs rapports avec elle, une sorte d'admiration mêlée à de la crainte prédominait chez ses pairs. Tous, sans exception, semblaient épris d'elle. Curieusement, cela n'entraînait aucune aigreur chez les filles. Quant à ses professeurs, la relation qu'elle entretenait avec eux s'accompagnait d'une étrange équivoque. Parfois, c'était elle qui semblait dispenser l'enseignement, tant ses commentaires enrichissaient le sujet traité. Monsieur Ouellette, la grande autorité de l'informatique à l'université, aux travaux mondialement reconnus, l'aimait et respectait autant son travail que ses fructueuses interventions.

Cependant, un certain agacement, voire de la défiance, entachait fâcheusement leur relation. Il y avait quelque chose de trouble, de malsain, dans les dons exceptionnels que manifestait cette étudiante; sans compter une sorte d'ombre qu'elle jetait involontairement sur la toute-puissance du Maître.

Lorraine était une ville de sept mille cinq cents habitants créée une trentaine d'années plus tôt et située à vingt-cinq kilomètres au nord-est de Montréal. Il fallait une demi-heure, par l'autoroute, pour parvenir à ce havre de paix. Les rues adjacentes à la voie principale et le boulevard du Général de Gaulle étaient d'une extrême tranquillité. On y voyait souvent des enfants jouer sur la chaussée, sans redouter d'être dérangés par d'intempestives voitures. Le quartier résidentiel abritait des maisons appelées unifamiliales ou bungalows au Québec. Il s'agissait de grandes bâtisses en briques sur le devant desquelles de petits carrés de gazons ou des jardinets venaient agrémenter l'entrée. De chaque côté des trottoirs, des érables majestueux étendaient leur éventail de feuilles vertes en cette fin d'été souriant. Au fond d'un cul-de-sac, une villa un peu plus isolée que les autres et entourée d'un épais taillis de troènes présentait une particularité par rapport aux autres. Devant la porte principale, stationnaient en permanence une dizaine d'automobiles. On les voyait rarement quitter leurs places. À l'intérieur de la maison, la singulière distribution des chambres faisait plutôt penser à une caserne. D'ailleurs, il y régnait un ordre et une discipline quasi militaires. Un grand couloir central desservait une multitude de pièces fermées. Les personnes qui sortaient des salles étaient toujours impeccablement habillées et souvent encombrées de lourds dossiers. Toutes arboraient sur le revers du veston, comme un pasteur protestant, un badge discret sur lequel figuraient les lettres T.P. Un remue-ménage constant laissait supposer une intense activité professionnelle.

Au milieu du passage, une porte luxueuse se détachait de l'ensemble. Celle-ci franchie, on pénétrait dans un genre de boudoir ressemblant à un sas de banque. De là, on accédait à ce qui devait être le poste central de cette organisation. Devant l'immense bureau qui s'offrait au regard du visiteur était posé un écriteau soigneusement encadré, tel un objet d'art. Un texte énigmatique apparaissait en caractères dorés sur fond noir: *Il existe deux sortes de trop: le trop et le trop peu. Jamais nous n'atteindrons le premier des deux.*

Une table de conférence ovale en acajou foncé permettait à une dizaine de personnes de se réunir. Il s'agissait probablement d'une agence de presse, du fait que le crépitement des télécopieurs se confondait aux différents télex et télécopies, ainsi qu'à tous les moyens de réception de messages à distance existants. Une quantité incalculable d'informations s'imprimaient sur des listes et s'affichaient sur des tableaux. Elles étaient immédiatement transformées en graphiques de couleurs lisibles, exploitables sur-le-champ. Des consoles de toutes tailles interconnectées par une forêt de fils semblaient analyser des données complexes, reformulées et simplifiées par la magie de l'automatisme.

Seule une femme distinguée, vêtue d'un tailleur pied-de-poule de coupe sobre, siégeait à ce moment-là derrière le pupitre de commande et surveillait attentivement l'un des nombreux écrans disposés près d'elle. À côté, sur un guéridon, était placée une cage métallique ouverte. Sur le dessus se tenait un cacatoès blanc, doté d'une huppe multicolore. Parfois il s'envolait, avant de venir se nicher sur l'épaule de la dame pour s'approcher de son cou et déposer délicatement, sur son menton, un véritable baiser d'amour. Au sol, un bon gros Labrador noir, doux à souhait, était allongé avec satisfaction au pied de sa maîtresse.

Soudain, dans le corridor extérieur, un jeune homme échevelé, couvert de sueur, courait à en perdre haleine. Après avoir forcé des barrages, probablement établis pour protéger la direction, il fit irruption dans la pièce, suivi de près par deux robustes gaillards.

-On n'a pas pu l'arrêter, s'excusèrent piteusement ces derniers.

-Angela, je voulais vous dire... essaya le garçon.

-Tuez-le, commanda la femme, imperturbable, devant les yeux suppliants du gamin complètement terrorisé.

-Voyons, patron, protesta l'un des gardiens, c'est une nouvelle recrue, presque un adolescent...

-Désolée, mais comme vous le savez, il est interdit de prononcer mon prénom.

-Vous ne pouvez pas lui donner une petite chance?

-L'entretien est terminé.

Lorsque l'on s'interroge sur les origines des calamités de notre pauvre monde, plusieurs constatations d'ordre élémentaire viennent à l'esprit. En premier lieu, le mal ne peut exister qu'en fonction du bien. L'un ne pourrait se distinguer sans l'autre. Deuxièmement, cela remonte à la nuit des temps. À en croire Adam, on se laisse plus facilement séduire par le mal que par le bien. Qui oserait soutenir le contraire? Enfin, le mal semble aussi indispensable à l'homme que l'oxygène qu'il respire. Hormis quelques exceptions, il est possible d'affirmer, pour l'instant, que c'est un comportement très répandu sur la planète et le mieux partagé par le genre humain.

À Angela souffrait d'un irrépressible besoin de communiquer. Hélas, sa prodigieuse intelligence l'isolait de ses semblables, y compris de ses proches. Cette particularité l'avait conduite à un rejet dédaigneux de la société et de ses différentes composantes. Il convient ici de ne pas confondre deux catégories de criminels: les aliénés, incapables d'apprécier correctement la valeur éthique de leurs actes, ou victimes d'un délire hallucinatoire voire de haine familiale, et les «normaux» se destinant à un métier comme un autre, parfois à une véritable carrière. Angela n'appartenait à aucun de ces deux groupes et méritait un classement à part, en tant que surdouée.

La fragilité des structures sociales de répression lui avait permis de découvrir des failles et de ridiculiser le pouvoir qu'elle exérait. Elle reprochait aux autorités de fabriquer des laissés-pour-compte, lesquels se faisaient de plus en plus nombreux. Elle reconnaissait le fait que tout système organique produit ses scories et que toute forme de vie, même la plus élémentaire, fonctionne de façon identique: elle s'alimente,

produit, et fournit ses déchets. Par contre, elle ne pardonnait pas aux dirigeants, aux responsables et aux chefs d'État de ne pas avoir abouti à un monde meilleur. Tout comme la religion, la politique, pourtant censée aider et éclairer le peuple de la lumière de la connaissance, ne lançait finalement que de la poudre aux yeux. Elle maintenait ses sujets dans une ignorance opaque et les manipulait à sa guise. Face à ce constat, Àngela se révoltait d'une manière bien à elle.

En passant, lorsqu'elle le jugeait nécessaire, elle ne craignait pas de recourir aux homicides volontaires, pas plus qu'au chantage, aux extorsions de fonds dans les grands établissements financiers, à la cybercriminalité, au pillage de fichiers confidentiels et aux escroqueries diverses qui constituent la panoplie classique du gangster qualifié. Néanmoins, certaines caractéristiques la différenciaient de ses collègues. En premier lieu, la drogue la répugnait. Ensuite, elle ne menaçait jamais impunément et faisait toujours aboutir systématiquement ses projets. Les méthodes qu'elle employait étaient nouvelles et rigoureusement scientifiques. Elle disposait d'un réseau d'informations vérifiées par plusieurs paramètres et totalement fiables. Les délits d'initiés, issus de vastes spéculations bancaires, lui parvenaient à l'écran, sous forme mathématique, avant même la décision en haut lieu. La logique informatique, imparable dans ce domaine, apportait son précieux concours au service du crime. L'innovation industrielle et commerciale, les fabrications militaires secrètes et leurs plans, la double comptabilité confidentielle des entreprises multinationales... Tout était passé au crible, méticuleusement fouillé, piraté à la source, et ce, à des fins de lucre ultérieures.

Comme un géographe établissant une cartographie, la machine compilait, mettait en graphique chaque donnée, puis affectait un coefficient d'utilisation hiérarchique. Dans ce sens, les affaires les plus juteuses étaient traitées en premier. Àngela était l'inventeur du Black-Net, ce marché noir anonyme de l'information. Chaque renseignement confidentiel possédait son prix, selon le profit potentiel qu'elle pouvait en tirer. La vente codée s'établissait en toute impunité. Personne, jusque-là, n'avait réussi à infiltrer cette mine inépuisable de bénéfices illicites, sans parler des conséquences désastreuses qu'elle occasionnait dans les circuits professionnels et les divers États.

Grâce à la maîtrise totale de cet outil incomparable qu'était l'ordinateur, Àngela poursuivait des objectifs d'une ambition et d'une ampleur encore jamais envisagés dans l'univers inquiétant du crime. Un dernier détail la dissociait de la vision traditionnelle de la pègre: elle réinvestissait une part importante de ses gains dans la formation de son personnel et la modernisation constante de son équipement.

S'il est dit qu'une existence de stupre et de débauche prépare le plus sûrement à la sainteté et au mysticisme, on peut noter le chemin inverse parcouru par Àngela: la tempérance, une correction exemplaire et la soumission la plus absolue à ses parents l'avaient conduite à un surprenant et odieux revirement.

Sa double vie d'étudiante sérieuse et de chef prestigieux d'une bande de malfaiteurs constituait pour elle un jeu d'enfant. Elle ne craignait aucune interférence dans la gestion de ses deux activités, préservées par une discrétion parfaite et une maestria diabolique.

-Et alors, tes études avancent à ton goût? questionna Alberto.

-Oui, Papa. C'est un domaine très intéressant que je pense dominer, vu les résultats que j'en obtiens.

-En ce cas, je suis fier de toi, ma chérie, comme d'habitude.

Puis maman Delfiore se remit à raconter les histoires de grand banditisme.

-Je sais que tu ne me prends pas au sérieux, mon amour, mais je t'ai enregistré une émission à ce propos...

-Ah non, maman, cela me fatigue !

-Eh bien! Tu as tort, renchérit Alberto. Pour une fois, le thème est bien exposé. En plus, ils parlent

d'informatique. Toi, la spécialiste, ça devrait te concerner.

Àngéla répondit le feu aux joues:

-Le brigandage, ce n'est pas vraiment mon champ d'études...

Mais une fois de plus, elle obéit sagement à ses parents. D'ailleurs, elle ne le regretta pas et s'amusa follement de la manière dramatique dont le sujet était abordé.

«La véritable guerre qui opposait jusqu'à présent les deux bandes rivales bien connues, les Hell's Angels et les Rock Machine, vient de s'achever. Il semblerait qu'ils aient fait allégeance totale à un nouveau groupe dont l'autorité règne incontestablement dans le milieu. On ne connaît strictement rien de cette organisation, hormis son indéniable puissance. Leurs forfaits sont invariablement signés de deux lettres mystérieuses: T.P.»

-Ah! Ils manquent d'imagination, ces journalistes! ricana Alberto. Pourquoi pas terre promise, tout perdu, ou, s'ils sont anglophones, take-power?

«Cette bande récente et redoutable semble utiliser des technologies avancées et éprouvées, dont nous ne sommes pas encore en mesure de révéler les effets dévastateurs. On sait simplement que l'émergence d'une nouvelle conception du crime bouleverse toutes les idées reçues. Pour l'instant, leurs terrifiantes méthodes ne subissent pas d'échecs. Nous avons invité, ce soir, l'éminent criminaliste québécois Bertrand Ladislawski. Voudriez-vous commenter pour nous la situation, cher Monsieur?»

-Aucune fatalité biologique n'entraîne les gens vers le crime. Il ne faut surtout pas s'imaginer que ces individus possèdent une intelligence hors du commun. Bien au contraire, en règle générale, c'est le fait de personnalités médiocres dont la faiblesse intellectuelle trouve un palliatif dans l'admiration que le crime revêt pour eux. Leur comportement délictueux est souvent associé à une carence affective du milieu familial.

Toute déviation, tout dérèglement et tout désordre contraire aux normes sociales seront, tôt ou tard, corrigés par la société...

-Pourquoi arrêtes-tu la télévision, maman? interrogea Àngéla visiblement pensive.

-Le reste n'est pas intéressant. Alors, ma fille?

-C'est rigolo, mais pas très réaliste.

-Que veux-tu dire?

-De deux choses l'une... Ou le spécialiste a raison et cette histoire sera rapidement enterrée, ou une véritable menace plane sur nous et en ce cas, nous en saurons davantage bientôt.

La discussion en resta là, car ce soir-là, Alberto devait se coucher tôt.

Berlin, Londres, Mexico, Moscou, Ottawa, Paris, Rome, Pékin, Tokyo, Washington: pour la première fois, toutes les grandes capitales allaient se consulter. Quel péril planétaire ou quel danger de guerre obligeait donc les responsables internationaux à se concerter? Une simple circulaire ainsi rédigée:

«Chers concitoyens et citoyens responsables du monde,

Bien des fléaux et des désordres de toute nature guettent l'humanité par la faute de l'irresponsabilité et de la folie meurtrière de quelques dirigeants. Je m'adresse plutôt à ceux qui ont le souci du bien-être de la planète. J'aimerais les convaincre d'une évidence à laquelle ils ne s'associent pas encore. De nos

jours, quiconque est un peu conscient du formidable pouvoir que constitue le contrôle des techniques de pointe doit se douter que l'avenir dépend de ceux qui les maîtrisent. Je vous suggère de lire attentivement le bref exposé qui va suivre.

D'abord, un préalable: vous nourrissez une fausse idée à l'égard de l'univers crapuleux qui vous entoure. Quoique ne me sentant aucune appartenance à cette communauté, parfois j'en copie la démarche. Nulle méchanceté et nulle perversion ne commandent mes actes. Un simple écart de jugement sépare nos sens moraux, je veux dire les miens et les vôtres...

Imaginez, maintenant, ce que pourrait être un monde sans ordinateurs... Impensable, n'est-ce pas? Essayez, à présent, d'évoquer une interruption de faible durée de tous ces appareils en fonctionnement, une «panne» de quelques semaines ou pire, un arrêt définitif. Ce que je vous propose aujourd'hui, c'est de vous sauver de cette terrifiante perspective. Mais quel danger nous menace, vous demandez-vous?

Je suis actuellement en mesure d'envoyer un virus qui paralyserait le travail cohérent de tous les ordinateurs de la terre, espace orbital inclus. Son rôle se bornerait à brouiller toute donnée et aurait pour objet de rendre incompréhensible la moindre information.

Or, voici le scénario qui se déroulerait si aucun d'entre vous ne prenait cette funeste probabilité au sérieux.

On stopperait les transports aériens immédiatement afin d'éviter les accidents dans les couloirs. N'oubliez pas que les radars de surveillance sont gérés par l'informatique. Toute communication et tout déplacement seraient rendus pratiquement impossibles. Les centres stratégiques de commande cesseraient de fonctionner. Les hôpitaux ne garantiraient plus normalement leurs soins. Les décisions politiques subiraient de grands retards, car aucun expert ne pourrait fournir les analyses sur lesquelles se fondent les études quantitatives. Les circuits de distribution alimentant les villes en eau, en électricité, en nourriture, etc., seraient perturbés. Je pourrais multiplier les exemples.

Voilà ce que le simple bon sens va vous éviter de risquer, grâce à un modeste versement de dix milliards de dollars.

Pour vous prouver la portée réelle de cette mise en demeure et vous interdire de croire à un canular, demain, à quatorze heures, entrera en fonction, et ce, pendant un quart d'heure seulement, un virus qui s'autodétruirait après sa courte expérimentation. Le lendemain, un autre virus entrera en action pendant deux heures et demie, soit cent cinquante minutes, ce qui représente exactement dix fois plus de temps que le précédent. Tant que la somme ne me parviendra pas, chaque jour, la durée de la panne de la veille sera multipliée par dix. Je vous dicterai sans tarder les procédures à suivre quant à la remise de l'argent exigé. Je vous sais capables d'évaluer le coût et la rapidité de vos décisions.

Espérant que la réflexion et la logique sauront guider votre choix, je vous assure, Messieurs, de ma totale courtoisie. T.P.»

Inutile de décrire la consternation, l'émoi et l'intense activité diplomatique entraînés par cette missive sulfureuse. Un forum planétaire, où l'arbitrage devait se réaliser à une vitesse éclair, fut mis en place sur-le-champ. Le compte à rebours venait de commencer... Comme on n'arrivait pas à se mettre d'accord sur les propositions provenant des différents gouvernements, le président des États-Unis lança l'idée suivante:

-Il faudrait embaucher l'auteur de cette lettre, même à un salaire délirant...

-Où donc étais-tu passée? Je te cherche depuis trois jours.

-J'étais malade et j'ai décroché mon téléphone.

-Tu ne vas donc plus à l'université?

-Pourquoi me demander cela puisque je viens de t'expliquer?

-Parce qu'il y a deux messieurs qui sont venus te chercher.

- De quoi avaient-ils l'air?

-De messieurs très bien. Des collaborateurs de Monsieur Ouellette, un professeur de ta Faculté. Il paraît que tu leur serais d'une grande utilité pour résoudre des problèmes d'envergure internationale. J'ai l'impression qu'ils te considèrent comme une spécialiste de l'informatique. Ils veulent ton appréciation pour quelque chose de très secret. Ils n'ont pas voulu me dire quoi...

Cette fois, impossible, pour Àngela, d'éviter la croisée des chemins. Le moment était venu de choisir entre la brillante petite étudiante et le chef de bande impitoyable. Soit elle réussirait à conseiller ses professeurs de manière à abattre le jeu de ces cybercriminels, soit elle opterait pour son groupe de malfaiteurs, sacrifiant délibérément sa vie universitaire...

L'homme, mais un autre

Les changements, au cours d'une existence, sont parfois tellement imperceptibles, qu'il devient difficile d'en retracer l'origine avec précision. Alfred savait, lui, exactement, quand, pourquoi, et comment sa vie avait changé. Cet homme d'affaires sérieux, réglé comme une montre suisse, se trouvait, un beau jour d'automne, sur le Tokyo-Paris. Il pensait naturellement à sa famille qu'il allait retrouver avec plaisir après un voyage éprouvant.

La veille, alors qu'il négociait pied à pied le plus important contrat de sa carrière, un détail mal préparé devait entraîner des discussions stériles et fort tardives. Tant et si bien, que ce demi-échec l'amena à repenser toute son entreprise, de même que sa propre position. C'est notamment à cela qu'il songeait, sagement assis dans l'avion, côté fenêtre. À sa droite se tenait un grand Japonais, mince, sec, peu amène et un tantinet renfrogné. Son allure austère et impénétrable l'agaçait légèrement. Lui-même, par comparaison, paraissait jovial et presque gros, bien qu'en vérité, ce ne fût pas son cas. Le dîner, ce soir-là, frugal, comme à l'habitude, comportait un dessert rarement offert: un yogourt.

Alfred détestait particulièrement ce produit laitier; de plus, la couleur rose bonbon de l'emballage ne lui disait rien qui vaille. Il prit le temps d'ouvrir proprement le pot en tirant soigneusement sur la languette. De délicieux morceaux de fraises flottaient sur le dessus, mais selon lui, l'ensemble péchait par une excessive liquidité. Une fois le dessert libéré de son couvercle, il se tourna nonchalamment vers son voisin et avec un sourire adamantin, versa lentement le contenu entier sur la tête nipponne.

Il tira une grande satisfaction devant la stupeur qu'afficha l'individu, lequel devint interdit, tétanisé, mais déjà moins imperturbable. Des petits fragments de fruits glissaient tout en se frayant un chemin le long de son visage, aidés, pour ce faire, par l'onctueuse crème colorée, avant d'atterrir, indifférents, sur le pantalon qui un instant plus tôt, était immaculé.

Le désordre et la désorganisation que provoqua cet incident dans l'avion sont indescriptibles. Une hôtesse, passant par là, se précipita vers la victime. Croyant qu'une fâcheuse maladresse avait causé ce petit désastre, elle s'excusa auprès de l'infortuné passager comme si elle-même avait commis le forfait.

Tout en se délectant du spectacle cocasse qu'offrait cette effervescence soudaine, Alfred attendait la suite avec sérénité. Tout le personnel de l'appareil n'avait d'attention que pour le pauvre Japonais, vedette involontaire du moment. Durant tout ce temps, on laissa Alfred de côté, du fait que jamais on ne soupçonna ce monsieur respectable d'y être pour quoi que ce soit dans ce navrant spectacle... Les nombreuses attentions prodiguées au Japonais finirent par effacer toute trace de la scène. Alfred, qui n'avait toujours pas été inquiété, se demandait maintenant avec impatience... Pourquoi?

Puis le Nippon se hissa hors de son siège avant de lui jeter un regard menaçant. C'est là qu'il comprit que ses ennuis allaient commencer. En fait, pas du tout. L'homme partit trouver une hôtesse et lui parla à voix basse tout en désignant son voisin de siège d'un geste sans équivoque. Les deux disparurent au fond de l'avion et un moment plus tard, l'hôtesse revint, accompagnée d'un steward et de deux autres collègues féminines. Après maintes hésitations, la plus téméraire, semblait-il, lui adressa la parole en ces termes:

-Monsieur, vous sentez-vous bien?

-Je vous remercie, répondit Alfred, je me sens parfaitement bien, et vous-même?

-Mais Monsieur, savez-vous ce que vous venez de faire à cet autre monsieur?

-Assurément.

-Voulez-vous dire que vous avez intentionnellement renversé un pot de yogourt sur sa tête?

-C'est cela même que je veux dire.

-Mais enfin, Monsieur! C'est impossible! Pourquoi auriez-vous fait cela?

-Voyez-vous, Mademoiselle, je ne dispose pas d'un vocabulaire assez étendu pour vous expliquer mon geste.

Alfred n'était pas loin de cette réalité. Il ne connaissait pas, exactement, les véritables raisons qui l'avaient poussé à agir de la sorte. D'autre part, il se sentait soulagé, comme s'il avait réfréné depuis trop longtemps l'envie de poser un tel mouvement provocateur. Son voisin n'incarnait pourtant pas particulièrement ce qu'il haïssait le plus chez les autres, soit l'égoïsme, la mauvaise volonté ou la brutalité gratuite. Il ne voulait pas, non plus, se venger de quelque chose ou de quelqu'un. Simplement, il se trouvait là, «au bon moment», et comme il n'était pas spécialement sympathique...

L'hôtesse adoptait à présent une attitude d'impuissance, les bras ballants, les yeux écarquillés, les sourcils levés au ciel. Nul besoin d'être un observateur avisé pour constater que l'embarras produit par cette scène dépassait le cadre d'une réaction normale. Pourquoi? Parce que les gens ne pouvaient pas, comme dans la rue, poursuivre leur chemin et ignorer ce qui se passait. Confinés dans un même lieu, ils ne pouvaient éviter de participer à ce qui s'y déroulait.

La discussion autour de l'événement prit un caractère surprenant. Il se forma immédiatement deux camps: ceux qui soutenaient Alfred, les moins nombreux, et les autres, indignés, sûrs de leur bon droit. Rien que par la tenue vestimentaire, on aurait pu deviner à quelle catégorie appartenaient les gens. Les marginaux et les écologistes prenaient le parti d'Alfred, tandis que les B.C.B.G. et les guindés étaient du groupe opposé, soit le dominant.

Chaque communauté a le devoir de se protéger contre l'inconduite de ses membres et tout écart est normalement sanctionné. Mais certains comportements échappent à la règle, du fait de leur difficulté de classement. On était justement ici en présence d'une circonstance mal définie. Alfred avait-il violemment attaqué son semblable? Avait-il commis un acte irréparable, volé ou détérioré le bien d'autrui? Contre quel abus la collectivité serait-elle censée se défendre? De quel crime allait-on l'accuser? Là-bas, plus loin, quelqu'un avait détecté le hic.

-Il a troublé l'ordre public.

-Ça vous gêne personnellement ce qu'il a fait? rétorqua un contradicteur.

-Et si cela vous était arrivé à vous?

-Il y a quelque part des choses que l'on mérite...

Le reste du débat tourna au tapage, uniquement interrompu par les annonces du pilote: «Nous survolons actuellement le Groenland...» Que s'était-il passé dans la tête d'Alfred?

Lorsqu'ils seraient mis au courant de cette histoire, ses amis ne manqueraient pas de trouver une explication commode pour sa femme: «Il travaille trop, ton mari. Résultat... Il a disjoncté.»

Mais un souvenir lointain avait surgi, et peut-être inspiré cette facétie extravagante. Lors d'un séjour à New York, à la suite d'un violent orage sur la cité, Alfred s'était réfugié sous un porche. Un clochard l'avait précédé à cet emplacement. La forte pluie ne cessant de tomber, les deux hommes furent contraints de cohabiter en ce lieu. Le vagabond rompit le silence le premier. Son ton de voix pondéré, ses propos mesurés et courtois impressionnèrent Alfred.

-Voyez-vous, Monsieur, je n'ai pas toujours été dans la misère. J'ai mené une vie normale jusqu'à

quarante ans. J'étais marié à une belle petite, croyez-moi, en plus d'être connu comme le meilleur chauffeur d'autobus de la compagnie; toujours ponctuel, jamais d'accident. Je faisais la ligne Jackson Heights-Cinquième Avenue. Seulement voilà, un jour, une idée m'a prise, comme ça... Au lieu de m'arrêter au terminus, j'ai annoncé aux clients que je continuais jusqu'en Amérique du Sud. La plupart ont bien ri. Certains sont restés dans l'autobus, juste pour voir. Les autorités m'ont tout de même rattrapé à la frontière mexicaine. On ne m'a pas mis en prison, mais j'ai perdu mon travail et ma femme m'a quitté. Avant, je menais une existence confortable. Personne n'a compris pourquoi j'avais fait ça.

-En effet, pourquoi avez-vous fait cela? interrompit Alfred.

-Parce que, voyez-vous, nous vivons dans un monde, surtout en ville, où tout est organisé, calculé, minuté, sans la moindre place pour la fantaisie. J'ai voulu rompre la monotonie. J'ai toujours désiré descendre dans le Sud. J'ai fini par réaliser mon rêve. Il m'a coûté cher, mais si on y songe vraiment, pas tant que ça. J'ai gagné une liberté qui ne se compare à rien d'autre. Vous, vous allez prendre l'avion ou le train pour rentrer chez vous. Vous devez vous presser pour arriver à l'heure. Si vous arrivez en retard, vous allez louper votre train, puis vous allez vous faire sermonner par votre femme. Moi, personne ne m'attend, personne ne me critique. J'ai parfois l'impression qu'un grand nombre de gens m'envient. Je peux me tromper, mais en tout cas, je ne me plains pas. Je vous assure que je suis très heureux ainsi. Je profite au maximum de mon indépendance. Bien sûr, je ne vais plus dans les restaurants. Mais je ne meurs pas de faim, vous savez. Il y a fréquemment de bonnes âmes pour m'aider et me donner à manger. À propos, cela vous dérangerait-il de me donner une petite pièce?

Alfred fut surpris par cette chute inattendue, mais le pauvre diable devait bien vivre! Il le gratifia donc généreusement d'un billet de vingt dollars. L'homme le remercia très respectueusement, mais sans effusion. D'ailleurs, il sentait que sa manière de parler avait plu.

Pendant qu'Alfred se remémorait cette vieille histoire, des «chut» de plus en plus nombreux s'élevaient dans le brouhaha de l'avion, certains étant plus intéressés par le film en début de projection que par la discussion en cours. Le calme revint et la tension disparut, comme si elle n'avait jamais existé.

Alfred ne revit pas son voisin de siège et durant tout le reste du voyage, aucun membre du personnel ne fit la moindre allusion à cet incident. Les gens semblaient l'avoir oublié. Lui-même commençait à se demander s'il n'avait pas rêvé. Il repensa à nouveau au mendiant rencontré à New York.

Sans distinguer clairement de similitudes entre leurs deux gestes, il se sentit soudain près de cet homme libre. Au fond, il haïssait, comme lui, cette société normative, à ornières, bloquée dans ses contradictions. Tous deux s'étaient opposés à la pression sociale. Chacun, à sa manière, avait marqué son refus d'un acte discordant. L'un par une fuite vers le soleil, l'autre par une démonstration devant l'entraîner vers l'inconnu. Brusquement, une idée traversa l'esprit d'Alfred. «Si j'avais été plus jeune, vêtu d'un duffle-coat sale et usé, on ne m'aurait sûrement pas réservé le même traitement. Je dois ma tranquillité à mon apparence convenable et à mes cheveux blancs. L'habit fait donc bien le moine. Jusqu'où m'aurait-on laissé aller?» Ses réflexions furent dérangées par le haut-parleur annonçant le prochain atterrissage à Paris-Roissy.

Rendu chez lui, Alfred ne souffla mot de cette aventure à son épouse. Fatigué, il ne souhaitait pas entrer dans des explications exhaustives. Au fur et à mesure que cette histoire s'éloignait, il y prêtait de moins en moins de signification, jusqu'au point de l'effacer totalement de sa mémoire. Une simple lettre relança l'affaire.

-Tu ouvres mon courrier, maintenant? interrogea-t-il son épouse d'un air contrarié.

-Pas du tout, il se trouvait parmi des publicités et machinalement... Je l'ai lu. D'ailleurs, je ne

comprends pas...

Ladite correspondance émanait d'Air-France et contenait le texte suivant:

«*Monsieur,*

Comme vous le savez certainement, nous tenons particulièrement à ce que nos vols se déroulent en parfaite sécurité et dans une ambiance que nous nous efforçons de rendre la plus agréable possible. Au cours de votre voyage entre Tokyo et Paris, vous avez délibérément perturbé le cours normal de cette traversée par une conduite inqualifiable.

Dans ces conditions, et dans le but d'éviter toute éventuelle poursuite judiciaire, il nous sera dorénavant impossible de vous accepter sur nos lignes, sauf si respectez la procédure suivante:

-Fournir un certificat médical émis par votre médecin nous assurant formellement que vous êtes en bonne santé mentale.

-Remplir une attestation sur l'honneur promettant de ne pas renouveler vos incartades.

-Nous expédier le tout un mois à l'avance, afin que nous ayons le temps de soumettre votre dossier à notre service d'expertise, lequel donnera, ou non, son accord pour l'émission des billets.

Nous espérons que vous comprendrez les réserves que nous formulons à votre égard et vous présentons, Monsieur, nos civilités empressées ».

-Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

Alfred aimait toujours bien son épouse Colette. Il l'avait connue très jeune et très belle. Encore aujourd'hui, elle demeurait élégante et ses tenues raffinées soulignaient discrètement ses formes encore parfaites. Devant le mutisme de son mari, celle-ci haussa le ton.

-Alors, me répondras-tu? Que t'est-il arrivé?

Pour Alfred, la situation était difficile. Il lui fallait des mots... Des raisons pour expliquer. Comment dire à sa conjointe, qui croit vous connaître, que l'on ne sait plus... Que l'on ne sait pas pourquoi? Au moment de son geste, il avait senti confusément qu'il ne voulait plus continuer ainsi. Il lui fallait faire quelque chose, et c'est ce qu'il avait fait. Bien sûr, ce n'était pas le geste d'un odieux criminel ou d'un fou dangereux, mais à présent, il devait assumer. Il regarda Colette d'un air didactique, inspiré, puis commença:

-Tu vois, Colette, depuis vingt ans que je travaille...

-Ah non! coupa-t-elle méchamment, tu ne vas pas me faire le coup du surmenage et de la dépression! Pas toi!

-D'abord, ce n'est pas à toi que j'ai fait quelque chose, mais à une personne dans l'avion. Et si tu ne te calmes pas, tu ne sauras ni ce que j'ai fait, ni pourquoi.

-Bon, je t'écoute, dit-elle avec un sourire forcé.

-Lorsque l'on réfléchit un tant soit peu au bilan d'une longue vie de labeur, force est de constater qu'elle débouche sur un inexplicable vide. Dès lors, deux choix demeurent possibles: la continuation, et cela implique d'accepter son passé, ou le reniement qui lui, conduit à une révision déchirante. J'ai opté pour ce dernier, car à bien y penser, une destinée produit du sens et la mienne n'en avait plus. Nous n'avons pas d'enfants, je ne travaille donc pas pour l'avenir. Je ne peux rien t'offrir que tu n'aies déjà, y compris une meilleure sécurité. Si je mourais demain, tu deviendrais une riche veuve éplorée...

Alfred fut interrompu un temps par le rire nerveux de Colette. Puis il reprit:

-Je me suis interrogé. J'ai tenté de saisir le véritable objectif que je poursuivais et j'en suis arrivé à une triste conclusion. Comme des millions de gens, je tourne en rond. Pour quitter cet espace infranchissable, lorsque je me trouvais dans l'avion, j'ai versé mon pot de yogourt sur le crâne de mon voisin de siège.

-Que me racontes-tu là? Tu es devenu fou, ou quoi?

-Je savais que c'était inutile, mais au moins, j'aurai essayé. Si toi, tu ne veux pas faire l'effort de me comprendre, personne d'autre ne le fera. C'est pourtant très simple. En effectuant cette «prouesse», j'ai plus ou moins inconsciemment brisé la chaîne de la cohérence quotidienne. J'imagine que les conséquences vont me projeter dans un monde nouveau; il faudra que j'apprenne...

-Tu ne te sens pas bien, mon chéri?

-Tiens, c'est drôle, l'hôtesse a employé la même formule.

-Elle ne t'a pas appelé «mon chéri», tout de même... observa Colette pour détendre l'atmosphère. Si tu veux bien, on en parlera avec des amis et on verra ce qu'ils en pensent.

-Ce n'est pas d'eux que j'attendais une aide quelconque.

-Tu vois bien... Tu reconnais toi-même que dans ta situation, il te faut de l'aide, insista Colette en affichant le même regard qu'elle prenait lorsque son chien commettait une bêtise.

Peine perdue. Alfred savait pertinemment qu'une discussion ultérieure serait inopérante. Ah, les proches! Lorsqu'ils se penchent sur votre «cas», c'est pour tenter d'effacer les menaces qui planent sur leur propre couple. La critique des autres permet d'oublier ses propres troubles personnels et raffermi la solidarité entre époux. À ce compte-là, que vaut leur sollicitude?

N'étant pas du genre à se replier sur lui-même et à demander pardon, Alfred ne regrettait nullement ce qu'il avait fait. Car du fond de sa méditation abyssale apparaissaient des bribes d'explications rationnelles. Il voulait tester la validité de la théorie déterministe. De deux choses l'une: ou bien la destinée est tracée une fois pour toutes et dans ce cas, quoi que l'on fasse, rien ne changera,-principe fataliste que désapprouvait Alfred- ou bien, au contraire, les actes des individus les conditionnent et les entraînent dans des mécanismes sociaux incontrôlables. Lui croyait plutôt faire partie de ces gens qui, cherchant à comprendre, vont un jour transformer leur sort par un geste qui les dépasse. Voilà du moins ce qu'il pensait. Il s'agissait d'une façon radicale d'infléchir le cours d'une existence insatisfaisante. Et maintenant?

Le somptueux transatlantique voguait vers les Antilles. Alfred, appuyé sur le bastingage, scrutait au loin la ligne d'horizon qui se détachait du ciel.

-Monsieur, dit une adorable petite fille de six ans, pourquoi les mouettes se disputent au-dessus de notre bateau?

-Vois-tu, mon enfant, c'est l'heure du repas et ils n'ont pas suffisamment à manger.

-Mais il n'y a pas assez de poissons dans la mer? Est-ce que les baleines les ont tous avalés?

-Non, mon petit, ce sont les hommes qui les ont pêchés.

-Pourquoi est-ce qu'ils n'en laissent pas aux oiseaux?

-Parce qu'ils sont égoïstes et gourmands.

-Toi aussi, tu es égoïste? C'est quoi égoïste?

-As-tu un petit frère ou une petite sœur?

-J'ai une petite sœur.

-Est-ce que tu lui prêtes tes jouets ou tu les caches pour qu'elle ne les trouve pas?

-Je les cache, sinon elle les abîmerait tous.

-C'est ça être égoïste... Et tu dois l'être un peu, toi aussi.

-Alors c'est bien d'être égoïste, car autrement, je n'aurais pas de jouets. Mais quelques fois, c'est mal; par exemple pour les oiseaux... De ne pas leur laisser de nourriture.

-Tu as compris, enchaîna Alfred, charmé par la réponse de la fillette. Quel est ton nom?

-Blandine, et toi?

-Moi, c'est Bob.

-Je dois partir, Bob, je te verrai plus tard.

Puis elle partit à la course vers l'autre côté du bateau.

Alfred pensa qu'il avait bien fait de se doter d'un nouveau prénom, puisqu'il ne voulait plus de l'ancien. Rétrospectivement, il considérait aussi comme une bonne décision d'avoir quitté Paris, ses tracas, sa femme et ses affaires. S'il n'avait pas renversé le pot de yogourt sur la tête de son voisin, il n'aurait pas connu cette charmante petite fille...

L'inconnue de mon cœur

-Si j'ai recours à vous, Docteur, c'est que je sais que vous êtes un spécialiste émérite autant en psychologie qu'en psychiatrie. Je suis dans une impasse et j'espère que vous pourrez m'en sortir.

-En quoi puis-je vous aider?

-Il va falloir que je vous raconte mon histoire pour que vous compreniez ma position.

-Allez-y...

Lorsque, à moins de vingt-quatre ans, j'épousai ma première femme, elle était exceptionnellement belle. Je m'étais conformé en cela aux conseils judicieux de Sacha Guitry, prônant le mariage uniquement avec de très jolies femmes afin qu'un jour, on vous en débarrasse. Étant observateur de nature, je ne tardai pas à m'apercevoir, après quelques années de vie commune, qu'elle avait pris un amant. Et cela m'arrangeait bien. Je ne sais pourquoi, mais je me trouvais plus libre et je la sentais moins constamment sur mon dos. Son choix s'était porté sur une de mes relations de travail plutôt médiocre et sans aucun charme. Ce fut l'occasion pour moi de manifester plus d'intérêt à cet individu et de reconnaître, en fin de compte, qu'il méritait plus de sympathie que je ne lui en avais accordé jusqu'alors. Le plus cocasse, dans cette affaire, c'est que j'ai pris un grand plaisir, peut-être malsain, à devenir son ami. Cela se fit à une seule condition: que ma femme ignorât tout de nos rapports de plus en plus étroits.

Un beau jour, mon nouvel ami, rongé par l'angoisse et des scrupules tenaces, m'avoua, penaud, qu'il était l'amant de cette dernière. Il fut grandement soulagé d'apprendre que je le savais et qu'en plus, cela me laissait parfaitement indifférent. Loin d'affecter nos rapports, cette confession ne fit que resserrer des liens promus à un avenir durable.

À la maison, vu le changement d'attitude de ma femme et une certaine volonté, de sa part, de se rapprocher de moi, je devinai que le couple semi-clandestin devait vivre des moments de tension. Je m'étonnais, aussi, que mon ami ne m'en eût soufflé mot. Et de fait, il attendit que la situation se dégrade assez gravement, ce qui prit plusieurs mois, pour m'en parler. J'appris en même temps que les élans passionnels de ma femme, à son égard, n'avaient pratiquement pas varié et que c'était uniquement lui qui semblait saturé par cette liaison "moribonde", selon sa propre expression. Il cherchait maintenant un prétexte pour l'abandonner et il s'en ouvrit à moi avec un touchant désespoir. Connaissant ma femme et sa détermination sans faille lorsqu'il est question de ses conquêtes amoureuses, je ne sus que lui répondre. Bien entendu, elle ne savait pas qu'il savait que je savais et suivant notre accord, il ne pouvait pas lui en parler, ce qui aurait pourtant facilité la rupture. Par ailleurs, malgré l'affection que j'avais pour lui, je ne pouvais me permettre de le conseiller. En effet, s'ils se séparaient, il aurait fallu qu'elle se trouve rapidement un autre amant pour ne pas rompre l'équilibre dans lequel nous vivions. Je doutais qu'elle puisse, sans dégâts psychologiques importants, restaurer sa dimension mentale qui me convenait dans son état actuel. Par conséquent, nous nous trouvions dans une impasse.

Ma femme avait besoin d'un amant. Elle s'y était habituée. Mais jamais elle n'aurait accepté que ce soit lui qui la quitte. S'il l'avait fait, elle aurait sombré dans une dépression telle qu'elle aurait alors été incapable de lui trouver un remplaçant. Ce qui en plus d'accentuer son état dépressif, aurait entraîné de fâcheuses conséquences pour notre couple. S'il avait disparu sans laisser de traces, elle aurait mis toute son énergie à le retrouver. Et je la connais, elle y serait parvenue.

Le comportement de ma femme et le climat général, à la maison, n'en furent pas vraiment modifiés.

En revanche, de jour en jour, l'allure pitoyable de mon ami ne cessait de se détériorer. Chaque fois que nous nous rencontrions, je notais de nouvelles altérations. Jusqu'où allait se poursuivre cette descente aux enfers?

-Tu ne peux plus continuer de la sorte, lui dis-je un jour que son aspect malheureux m'avait particulièrement touché. Tu dois te reprendre sans tarder.

-Je ne demande pas mieux. Pour cela, tu le sais bien, je dois me débarrasser de ta femme... Mais comment?

-Je ne vois qu'une solution.

-Laquelle? me dit-il avec une crainte bizarre dans son regard.

-Je ne veux pas dire de la tuer, bien sûr, mais peut-être que tu pourrais lui trouver un successeur.

-Et tu me dis ça comme ça, sans plaisanter? me lança-t-il ahuri.

-Serais-tu jaloux? Je pense qu'avant toi, elle n'a jamais eu d'amant. Tu as donc créé un précédent; et comme tous les précédents, tu ne peux rien faire pour le supprimer. Malheureusement, cet état de fait a généré une dépendance, comme l'alcool ou le tabac.

-Merci pour la comparaison.

-J'essaie de t'aider... Et connaissant ma femme, ce n'est pas facile. Je cherche à te sortir de l'inextricable cercle vicieux dans lequel tu t'es fourvoyé.

Mon ami demeura plongé dans un nuage de pensées confuses, comme si une mauvaise nouvelle venait de l'assommer. C'est à peine s'il me salua avant de partir. Je m'interrogeais sur la pertinence de la réponse que je lui avais servie, vu les moments difficiles qu'il traversait alors.

Chez moi, l'atmosphère n'avait guère changé. Ma femme demeurait gentille, mais son entrain habituel et son humeur joviale avaient cédé la place à une certaine mélancolie. Je détestais cette situation au point de regretter ses mensonges pour excuser ses retards. Elle devait souffrir et sans pouvoir l'aider davantage que son amant, je la voyais se précipiter inexorablement vers une dépression nerveuse. Cette perspective commençait à m'inquiéter sérieusement.

La semaine suivante, mon ami ne se présenta pas à notre rendez-vous hebdomadaire. J'attribuai cela à la maladresse que j'avais commise lors de notre dernière rencontre. Je l'appelai chez lui, mais tombai sur le répondeur qui m'annonça: «Alexis vous remercie d'avoir tenté de le joindre, mais actuellement...». Je rentrai chez moi un peu dépité et tâchai d'oublier cet incident en me disant que je le verrais sûrement la fois prochaine.

À la maison, mon épouse avait entièrement modifié son attitude, sa morosité s'étant soudainement métamorphosée en une surprenante gaieté. Je ne me souvenais plus avoir été autant choyé depuis le début de notre mariage. Ses nombreuses attentions relevaient d'un improbable coup de foudre. Bien entendu, j'en appréciais les avantages inattendus, mais je me perdais en conjectures. Je n'allais tout de même pas faire un rapprochement entre la brusque disparition de «mon» ou de «son» ami et ce débordement d'affection dont j'étais l'objet en ce moment. C'est le contraire qui aurait dû se produire. Je n'y comprenais plus rien. Je crus en trouver l'explication deux jours plus tard dans la presse sensationnaliste.

À la une du journal, je reconnus la photo d'Alexis. Il gisait dans une mare de sang dans ce qui semblait être sa salle de bains. Le cliché manquait de netteté, mais il était facile, grâce à sa barbe et à sa calvitie envahissante, d'écartier le moindre doute quant à son identité. L'article commençait par: «Un étrange assassinat sans mobile apparent vient d'être découvert...».

À partir de ce moment précis, une sorte de curiosité, mêlée à de la crainte, surgit dans mon esprit. Comment se faisait-il que la disparition d'Alexis coïncidait si parfaitement avec le changement d'humeur de mon épouse? Cela aurait sauté aux yeux de n'importe qui, mais moi je rejetais catégoriquement cette hypothèse. Ma femme avait bien des défauts, mais de là à en faire une meurtrière! Alors que s'était-il passé

réellement?

Cela durait maintenant depuis trois semaines. Chantal me traitait toujours royalement et sa tendresse ne se démentait à aucun moment. Ma perplexité grandissante se mua peu à peu en méfiance. Quel mobile la poussait à cet angélisme exagéré?

-Voyons, coupa le psychiatre, êtes-vous certain qu'elle ne se préparait pas à vous quitter?

-Mais je suis en train de vous expliquer que jamais elle ne s'était montrée aussi gentille!

-Justement, elle tentait peut-être de vous rendre dépendant et de vous faire regretter d'autant plus amèrement son absence prochaine et préméditée... bien... poursuivez.

Petit à petit, je commençais à presque oublier mon compagnon décédé et à m'installer dans une nouvelle relation avec ma conjointe. J'en étais même à modifier mes critères sur le fonctionnement harmonieux d'un couple lorsqu'un incident insolite vint troubler le cours serein de mon existence.

Ce matin-là, comme il ne restait plus de lait pour le petit-déjeuner, je filais chez l'épicier du coin pour en rapporter un litre. À un certain moment, je me suis retourné deux secondes pour observer l'admirable silhouette d'une jeune femme et à cet instant précis, je heurtai brutalement un passant. Il ne me laissa pas le temps de m'excuser, semblant même cacher son visage et s'empresse à prendre la fuite... Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais ce comportement étrange me poussa à le rattraper et dans un mouvement précipité, je lui saisis l'épaule et le tournai face à moi. Je lus de la stupeur dans son regard; quant à moi, mon ébahissement fut total. L'homme en profita pour me fausser compagnie sur-le-champ. C'était bien Alexis! Je l'avais reconnu formellement. Pourtant... Impossible, il ne pouvait s'agir que d'une méprise puisqu'il était mort! Sa photo dans le journal... Je n'avais pas pu me tromper! Ou bien je me trompais là, en cet instant? Tout s'était passé avec une telle rapidité, que je demeurais dans une confusion absolue. De retour, je m'apprêtais à franchir la première marche de l'escalier de l'immeuble lorsque je m'aperçus que je n'avais pas rapporté mon litre de lait.

Comme il aurait été commode de se débarrasser d'un coup de ce poids envahissant! Mais pris à mon propre piège, malgré la brûlante envie d'en parler, je ne pouvais en toucher mot. Je ne vois d'ailleurs pas de quelle manière, vu l'attitude irréprochable de ma femme à mon égard, j'aurai pu aborder le sujet. Dès lors, je décidai de surveiller de plus près les agissements de mon épouse. Nul doute qu'elle ne ruminait une quelconque machination à mon encontre. Il ne me restait plus qu'à faire preuve d'une plus grande vigilance; je finirais bien par découvrir un geste ou une initiative qui l'aurait confondue. Mais les jours et les semaines passaient, sans qu'elle renonçât à son étrange bienveillance et sans que je trouve le moindre signe de sa présumée fourberie.

-Voilà l'essentiel de mon histoire, Docteur. Et plus le temps passe, moins je vois de solutions à ce problème qui engendre une espèce d'angoisse persistante dont je ne peux plus me débarrasser.

-Êtes-vous sûr que votre femme a ou avait un amant?

-Voyons, Docteur... Après ces révélations en douteriez-vous encore?

-Bon, si cet homme existe, pouvez-vous affirmer, malgré la rapidité de cette rencontre, que c'est bien lui que vous avez reconnu sur la rue?

-Absolument... Ou presque.

-Prenez-vous des médicaments actuellement?

-Non... Enfin oui... Mais cela n'a aucun rapport avec ce que je viens de vous conter.

-Avez-vous la boîte avec vous?

-Euh... Oui.

-Montrez-la-moi. Hum... Yodochloroxykinoleima... Je vois... Avez-vous bien lu la notice?

-Certainement, Docteur.

-Alors, si vous aviez prêté plus d'attention au nota bene, vous auriez remarqué qu'en tout petit, dans

la rubrique effets secondaires possibles mais rares, on y trouve une indication intéressante. Je vous la lis: «la prise de ce médicament peut parfois engendrer chez le patient des troubles se manifestant par un débordement d'imagination, lequel peut aboutir à une incapacité de démêler des faits virtuels d'événements réels. Il n'est cependant pas toujours facile de diagnostiquer avec certitude de tels comportements.» Qu'en pensez-vous?

-Je ne vois vraiment pas comment j'aurai pu...

-Écoutez-moi. Pourquoi ne pas avoir une conversation franche avec votre épouse qui fort probablement, va vous libérer du carcan dans lequel vous vous êtes enfermé?

Je partis insatisfait de ce rendez-vous, mais hormis celle qui m'avait été proposée, je ne voyais guère d'autre issue à cet épisode qui n'avait que trop duré. Aussi, je décidai d'interroger ma femme.

Le lendemain, sans ambages, je lui posai la question:

-Ma chérie, voudrais-tu me dire si tu as ou as eu un amant ces derniers temps?

-Mais enfin, mon amour, se défendit-elle, es-tu devenu fou?

Puis avec un ton énigmatique, elle ajouta:

-De toute façon, avec ton sens aigu de l'observation, tu t'en serais immédiatement aperçu... »

Raoul, qui es-tu?

Il bouche de ses deux pouces les oreilles, ferme les yeux avec les index et obstrue son nez avec les majeurs. De cette façon il entre toujours aisément dans son moi profond. Ensuite, il entend une musique divine, un doux tintement de cloches lui rappelant son village natal. Mais pour la première fois, cela ne marche pas. Au lieu du céleste refrain s'installe un silence épais de mauvais augure. Il recommence calmement l'opération en prenant soin de bien poser les mains sur son visage et les doigts aux endroits appropriés. Rien. Un vide sidéral, un espace inhabité, un gouffre sans fond.

Raoul, âgé de trente-trois ans, se livre à cet entraînement depuis près de dix ans. Jamais la moindre anicroche n'a jusqu'alors réussi à déjouer sa concentration. Sans son monde intérieur, sans ce mode de fonctionnement quotidien, il se sent perdu, comme un bateau privé de son gouvernail. Il ne peut pratiquement pas vivre sans recourir à ces indispensables exercices de routine.

Mon Dieu! Douze heures! Il ne faut pas se mettre en retard au rendez-vous. Il enfile sa veste en daim noir tout élimée qu'il adore et sort en hâte de chez lui. Heureusement, le restaurant n'est pas bien loin. En se pressant, il est même en avance et content d'y retrouver sous peu son meilleur ami. Il reste encore une table devant la grande baie vitrée. Il s'y installe; ainsi, il verra Gérard dès son arrivée. Une grande envie de répéter ses gestes le harcèle, mais il ne peut se donner «en spectacle» dans un lieu public. Absorbé par ce qu'il va dire à son ami, il laisse son regard errer dans la salle sans but précis, sans devisager personne et sans s'arrêter sur aucun détail en particulier. Il demeure dans ce flou cotonneux, hors du temps, pendant un long moment. Ses yeux se posent machinalement sur la pendule, au fond, près du comptoir, sans retenir l'heure. Il revient tranquillement en arrière et constate, stupéfait, que l'horloge marque treize heures. Il aurait pourtant juré qu'il ne s'était pas passé plus de sept à huit minutes depuis sa venue. Comment se fait-il, alors, que Gérard, précis comme une montre suisse, ne soit pas encore là? Jamais il ne manquerait un rendez-vous, surtout pas avec lui. Un quelconque événement fâcheux l'ayant empêché de venir se sera sans doute produit, se dit Raoul, contrarié. Il quitte la table et se dirige vers le téléphone. Une difficulté supplémentaire se présente alors. Habituellement, il n'y a jamais personne à la cabine; aujourd'hui, une queue d'au moins dix personnes se tient impatiemment devant lui. Il ne peut s'empêcher de penser qu'un lien étroit existe entre son échec à se concentrer, plus tôt, et ce qu'il advient en ce moment. Un profond malaise le saisit; il se répète comme un écho: «Que se passe-t-il? Que se passe-t-il?»

De l'endroit où il est, il peut surveiller aisément la porte d'entrée afin de ne pas rater l'éventuelle arrivée de Gérard. Cela l'oblige, néanmoins, à tourner la tête fréquemment. Si bien, que lorsque vient son tour de téléphoner, il est justement en train de scruter l'accès à la brasserie. Son voisin le pousse sans aménité:

-Ben alors, quoi? Au lieu de rêvasser, voyez pas que c'est à vous?

Raoul entre dans la cabine, pestant contre le peu d'amabilité des Parisiens. Grande est sa surprise lorsqu'il entend Gérard répondre lui-même à l'appel.

-Mais comment... Tu es chez toi?

-Tu le vois bien!

-Et notre rendez-vous?

-J'ai été obligé d'aller chercher ma fille à l'école, car ma femme est malade et...

-Pourquoi ne m'as-tu pas appelé?
-Je n'ai pas trouvé le numéro dans l'annuaire...
-Non, tout ça sonne faux, Gérard. Qu'est-ce qu'il y a?
-Excuse-moi, tu as raison, j'ai simplement oublié.
-Ce n'est pas gentil et surtout, cela ne te ressemble pas. Mais bon, je préfère qu'il ne te soit rien arrivé de grave, je craignais le pire. O.K. On se rappelle.

À la maison, Raoul considère avec satisfaction les vingt années marquées par l'indéfectible amitié qui le lie à Gérard. Cependant, jamais son ami ne s'est conduit de cette manière. Enfin... Il s'assoit dans le confortable fauteuil du salon et entame son dialogue intérieur quotidien qui curieusement, lui semblait impossible à l'heure du midi. Encore là, pas de réponse. Son moi profond persiste à le bouder et demeure insondable. Il n'est plus temps, à présent, de se poser des questions, c'est l'heure de se rendre au travail.

Il occupe une place d'informaticien, à la mairie de Paris, au sein du service des Bâtiments de France. Il aime ce travail très diversifié, d'autant plus qu'il jouit de l'estime de son patron, architecte en chef. Son département emploie un important personnel avec lequel il entretient d'excellentes relations. Ce jour-là, tous les collègues croisés dans le couloir lui font la même réflexion:

-Salut, Ra, il y a quelque chose qui ne va pas?

Inquiété par ce commentaire pour le moins bizarre, il se précipite dès qu'il le peut aux toilettes où il prend le temps de s'observer minutieusement dans le miroir, au-dessus du lavabo, mais sans rien distinguer ce qui peut justifier, selon lui, une telle remarque.

En règle générale, l'après-midi, la tâche est plus absorbante que le matin. Aussi, oublie-t-il rapidement ses tracas personnels. Mais le soir, chez lui, l'incident lui revient immédiatement en mémoire. Avec une certaine appréhension, il tente encore de s'immerger dans son monde exclusif, comme des milliers de fois auparavant. Il ne remporte guère plus de succès que précédemment. Le cas semble sérieux.

Habituellement, dès qu'il sent la moindre fatigue ou un début d'angoisse, il chasse cet embarras passager en pénétrant dans son for intérieur. Mais maintenant, comment parvenir à sortir du cercle vicieux dans lequel il semble s'être empêtré? Plus il y pense, plus le stress l'envahit, et moins il a de chances de retrouver les conditions propices pour accéder à son intériorité. Il ne dispose pas d'indice, pas de trace, pour récupérer son territoire intime. Un affolement provisoire s'empare de lui, mais il n'est pas homme à dramatiser un petit échec. Probablement qu'une circonstance mal définie pour l'instant l'a conduit dans cette impasse. Ses longues années de pratique lui ont enseigné que face à un problème de cette nature, il ne doit pas insister. Il change donc de sujet.

-Tiens, pourquoi ne me suis-je pas marié jusqu'à présent? s'interroge-t-il. La plupart de mes copains sont engagés. Gérard, avec sa femme et ses deux enfants, est très heureux. Je suis moi-même épris d'Isabelle, une bien belle fille, dont j'ai le bonheur d'être aimé. Trente-trois ans, ce serait peut-être le moment de songer à me construire une famille. Mon emploi stable me le permettrait.

Sur ces entrefaites, il se prépare un délicieux dîner pris en solitaire et se couche de bonne heure avec un bon livre. Des bons livres, ce n'est pas ce qui manque dans sa bibliothèque généreusement approvisionnée. Pour cette fois, il choisit de relire quelques passages des souvenirs autobiographiques de Roger Martin du Gard.

Le lendemain, il est réveillé tôt par les rayons ardents du soleil qui filtrent à travers les doubles rideaux pourtant épais de sa chambre. Il s'étire paresseusement avant de sortir du lit et sentir un craquement douloureux à presque toutes ses articulations.

-Qu'est-ce encore que cette histoire? pense-t-il, inquiet, tout en se laissant retomber dans son lit.

Il se relève et constate qu'il éprouve une difficulté particulière à se mouvoir. Ce ne peut être l'âge, pas déjà! se dit-il avec un certain humour. Mais le fait le tracasse. Il s'imagine, on ne sait pourquoi, qu'il peut s'agir d'une suite aux avatars de la veille. Il décide de mettre tout cela de côté, ne serait-ce que durant le temps de son petit-déjeuner. Il ouvre largement la fenêtre du salon donnant sur les toits de Paris et aspire voluptueusement une grande bouffée d'air. En cette heure matinale, l'automne précoce offre une palette d'ocres flamboyants malgré le gris supposé terne des ardoises.

Un instant, Isabelle envahit ses pensées. Il songe au plaisir de la retrouver. Il frissonne à l'idée de sentir sa fine chevelure blonde lui caresser le visage. Il imagine son élégante silhouette, de même que ses seins pommelés et fermes emprisonnés dans leur corsage délicat et invariablement noir. Ses lèvres moelleuses s'entrouvrent sur une rangée de petits dominos blancs éclatants. Elle exploite sans retenue un sourire enfantin et gracieux. Quels bas de fantaisie portera-t-elle ce soir?

Après cette plaisante évocation, il prépare méthodiquement le premier repas de la journée et tente de ne pas se laisser distraire par autre chose. Les quelques pas exécutés à cet effet réveillent douloureusement ses articulations engourdies. Il est content, une fois la vaisselle terminée, de regagner son fauteuil favori. Peut-être que maintenant, une introspection objective et bien menée saura lui restituer son champ de conscience et le remettre en accord avec lui-même. Son bien-être dépend de ce soliloque, propre à rétablir la confiance et l'équilibre dans lesquels s'inscrit sa vie entière. Il met, encore une fois, toute la bonne volonté et l'attention requises pour parvenir à augmenter son pouvoir de concentration. Peine perdue. Sa performance ne surpasse en rien celle de la veille. Il demeure dans l'incapacité totale de «se» retrouver.

Cela ne peut plus durer. Il ira donc consulter son copain de toujours, Serge, responsable du service de psychopathologie à la Pitié-Salpêtrière. Il part au travail avec la hâte de revoir Isabelle dans la soirée, mais aussi, avec l'envie de régler au plus vite son problème de concentration avec son ami médecin. La journée s'étire en longueur, entrecoupée de petits incidents discordants et conflictuels. Finalement, il se retrouve dans les bras d'Isabelle qu'il serre avec une tendresse inaccoutumée.

-Il y a quelque chose qui ne va pas? s'enquiert-elle.

-Ah! Toi aussi...

-Pourquoi dis-tu ça?

-Parce qu'au bureau, hier, ils m'ont tous posé cette question.

-C'est étrange. Je ne pourrais pas t'expliquer ce que je ressens exactement, tu me parais différent... Comme si ce n'était pas toi. Physiquement, c'est bien toi... Mais avec les gestes d'un autre.

-Allons bon! Voilà une nouvelle surprise. Et si on allait dîner dehors?

-Très bonne idée! répond Isabelle, habituée au caractère plutôt casanier de Raoul.

Inutile de s'attarder sur la soirée proprement dite. Elle ne présente aucune originalité par rapport aux autres, et pourtant... Un bon souper et une grimace de Raoul quand il reçoit l'addition. De retour à la maison, ils font mieux l'amour que les autres jours. Une sorte de ferveur préside à leurs étreintes, surtout de la part de Raoul. Isabelle note avec ravissement qu'il y consacre davantage de temps, en plus de faire preuve d'un goût accru et d'une étonnante dextérité. Puis il raconte ses démêlés avec son moi affaibli. Pas un mot sur ses douleurs articulaires qui ne cessent de le faire souffrir de plus en plus, surtout après les douceurs charnelles. Le lendemain, ils se quittent avec désinvolture, sans parler de mariage.

Grâce à un surcroît de travail, la journée passe très vite. Raoul se trouve dans le minuscule bureau médical de Serge, visiblement content de le rencontrer.

-Alors... Visite amicale ou professionnelle? questionne ce dernier avec malice.

-Un peu des deux... répond timidement Raoul.

Puis Serge interroge et Raoul explique en détail.

-Je ne vois pas très bien, dit Serge. Il serait nécessaire de pratiquer des examens légers et quelques radiographies. J'ai bien une idée, mais c'est purement intuitif. Quel âge as-tu, exactement?

-Trente-trois. Quoi? Le cancer?

-Mais non... Que vas-tu imaginer. Laisse-moi examiner tes radios une fois qu'elles seront faites et je statuerai en toute connaissance de cause. Ne t'inquiète pas. Arrête de te métamorphoser en mater dolorosa, ce n'est pas grave.

Au cours des trois semaines suivantes, rien ne change. Raoul continue de supporter ses douleurs comme il peut et n'obtient toujours pas la communication souhaitée avec lui-même. Lorsqu'il revoit enfin Serge, la situation n'a pas évolué.

-Tu as l'air ennuyé, lance Raoul avec une fausse assurance. Vas-y franchement, je m'attends à tout.

-Écoute, vieux, c'est plutôt compliqué...

-Mais pas inquiétant? coupe Raoul.

-Tu grandis, voilà tout.

-Qu'est-ce que tu veux dire?

-Eh bien! Tu présentes tous les symptômes classiques de la croissance.

-Et c'est normal, ça?

-Non, pas à ton âge. C'est extrêmement rare.

-Combien de temps risque de persister ce... phénomène? Es-tu sûr, au moins, de ce que tu avances?

-Il est assez difficile de répondre à ta première question. Quant à la seconde, malheureusement, les radiographies prises à quinze jours d'intervalle prouvent incontestablement la formation de création osseuse.

-Qu'est-ce qui commande ces mécanismes?

-Un processus très complexe. Le développement s'obtient par érosion de la masse osseuse dans un premier temps, puis dépôt d'os nouveaux. De nombreux facteurs entrent en ligne de compte. On connaît seulement les bouleversements anatomiques opérés au moment de la puberté. Tout cela est soumis à des corrélations harmonieuses et fixé dans un calendrier à peu près immuable.

-Peut-on arrêter cette anomalie?

-Là se situe le problème. L'hormone *somatotrope* assure la croissance des organismes et son action s'exerce sur l'ensemble du squelette. Nous ne disposons actuellement d'aucun véritable moyen pour en freiner la production. Nous ne contrôlons pas non plus le système qui régit l'action locale de dépôt osseux.

-Je vais devenir un géant, quoi! plaisante Raoul avec un pauvre rictus.

-Une fabrication excessive peut en effet entraîner le gigantisme. Mais pas forcément de dysharmonie morphologique ou de troubles métaboliques.

-Merci, tu me rassures. Tu veux dire que je vais pousser comme un champignon tout en respectant les proportions? Je n'aurai pas une grosse tête par rapport au corps ou une main plus petite que l'autre?

-Oui, c'est à peu près ça...

-OK, j'aimerais obtenir un détail supplémentaire. Existe-t-il un lien entre mon incapacité à accéder à des niveaux différents de conscience et ma «transformation» actuelle?

-Certains affirment que toute modification a ses raisons, que la nature n'agit pas gratuitement.

-Mais toi, ton avis?

-Je serais assez tenté par cette théorie, malgré ses failles. Il y a des études, en ce moment, qui tendent à accréditer la thèse selon laquelle tout dysfonctionnement «sauvage» serait la réponse du corps à des problèmes existant en amont. La rivalité qui oppose le psychisme et le physiologique ne sont que la

conséquence de la volonté de protection de l'individu. Les deux cohabitent dans un subtil équilibre. Si l'un domine l'autre, cela pourrait provoquer une rupture... Tu n'as pas eu de gros ennuis ces derniers temps?

-Non, rien qui vaille d'être mentionné. Et à propos de mes douleurs?

-Elles disparaîtront spontanément quand tu auras cessé de grandir.

-Et puis, mes années de méditation, cet immense travail de réflexion sur moi-même... envolé à tout jamais?

-Pas forcément. Cependant, personne ne peut prédire ni comment ni quand tu le récupèreras.

-Serge, je ne veux pas t'accaparer plus longtemps...

-Tu sais bien que c'est un plaisir. Ne fais pas cette tête-là, les choses finissent toujours par s'arranger...

-Je connais la chanson, ne te fatigue pas... Un miracle est encore possible...

-Allez... Bon courage et tiens-moi au courant.

Sur le chemin du retour, Raoul se met à réfléchir. «Il doit y avoir un moyen d'en sortir, se dit-il. Il suffit de découvrir les circonstances qui m'ont mené jusque-là. Il y a forcément une relation entre le monde psychique et biologique. Il faut que je sache lequel, chez moi, a précédé l'autre. Est-ce le fait de grandir qui a bloqué mon processus mental de repli ou bien est-ce parce que mon esprit s'est égaré que je me suis mis à grandir? Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans ma vie, mais quoi? Tout me paraît normal. Que va-t-il m'arriver si je continue de grandir? Les sourds, les aveugles, les obèses, les paralysés... Pour eux, des organisations d'aide existent, mais pour les géants, a-t-on prévu un soutien quelconque?»

Chez lui, Raoul consulte plusieurs ouvrages sur le sujet. Au quatorzième siècle, Ibn Khaldun, dans sa réflexion sur l'adéquation des systèmes de la pensée et des structures du réel, signale brièvement un cas de gigantisme dans son *Histoire universelle, le Kitab al-Ibar* (1375). Plus tard, le botaniste hollandais, Hugo de Vries, dans sa théorie sur le mutationnisme, révèle un fait analogue, mais cela concerne un chimpanzé. Il ajoute plus loin que ces phénomènes sont soustractifs, c'est-à-dire qu'ils n'apportent rien; bien au contraire, ils limitent la durée de vie du sujet qui en est atteint. Enfin, quelques textes apocryphes y font allusion. Et puis voilà tout. Une bien maigre moisson sur la question. Il y a bien le héros de Swift, Gulliver, ou le Pantagruel de Rabelais, mais ces contes sociopolitiques peu réalistes ne lui apportent aucune connaissance en la matière. Avant de se coucher, il décide de s'en ouvrir prochainement à Isabelle.

Quand moins d'un mois après Serge lui rend visite, il n'a pas besoin de lui demander la moindre explication. Devant l'aspect terrifiant de Raoul, le pauvre est secoué par un véritable choc. Ce soir, le visage de son ami n'est plus le même que celui qu'il pouvait contempler encore quelques semaines plus tôt. Malgré l'allure naturelle qu'il essaie d'afficher transparaît une intense détresse. De profonds sillons creusent une figure de papier mâché, rongée par le souci. Sa chevelure noire et épaisse, dont il était si fier, semble avoir perdu en volume, tandis que ses yeux vifs et intelligents ont fait place à un regard triste et fugitif.

-Alors, comment t'en sors-tu? demande Serge, sûr de la repartie.

-Tu dois le voir toi-même... Non seulement je grandis, mais parallèlement, je vieillis. Mon patron m'a convoqué dans son bureau, hier. «On ne parle que de vous, dans le service, actuellement, et j'ai voulu constater ce qui se passe. C'est impressionnant, en effet. Que comptez-vous faire?»

-Tant que mon travail vous donne satisfaction... continuer, lui ai-je répondu. Puis il a marmonné: «J'espère que cela ne va pas affecter le climat paisible qui règne dans le département, vous comprenez...»

Et d'un air désespéré, Raoul ajoute:

-Il n'y a rien à faire?

-Nous tâtonnons dans un secteur mystérieux. Il faudrait pousser les recherches, et cela impliquerait beaucoup d'argent, sans compter qu'un battage médiatique serait nécessaire... Faute de quoi personne ne

s'intéressera à un cas isolé.

-Je ne tiens pas à devenir un objet de foire pour les cirques.

-Je comprends ta réticence. Et tes parents?

-Ils sont très touchés par ce qui m'arrive. Figure-toi que je ne sais plus classer mes valeurs. Je ne sais plus établir de hiérarchie ni faire la distinction entre ce qui est le plus important dans ma vie et ce qui l'est moins. Mes parents, mon boulot, Isabelle, mon avenir... Tout s'embrouille. Cependant, quelques détails s'éclaircissent. Tiens... Prends Isabelle, par exemple. J'ai toujours estimé qu'elle était «demandeur» par opposition à «donneur». Elle me pique sans cesse mes affaires, mes chaussettes et mes chemises. Quoique je devrais parler au passé, car elle ne peut déjà plus porter mes vêtements! Je pensais surtout lui servir de bouée de sauvetage en cas de noyade. Son indépendance de matou, aussi, m'a longtemps exaspéré. J'avais l'impression qu'elle venait deux fois par semaine juste pour un bon gueuleton et pour que je lui fasse bien l'amour... Cela ne cadrerait pas dans mon schéma *d'homo accaparens*. Eh bien! Rien n'est plus faux. Je ne connaissais pas son véritable monde intérieur.

Je lui reprochais souvent la confusion qui régnait entre ses différents rôles. Soit elle me traitait comme sa sœur, soit elle voulait que je devienne son père ou encore, son patron. Elle ne prenait jamais conscience de mon désir d'être tout simplement son amant. Aujourd'hui, j'ai compris. C'est parce qu'elle m'aimait, à sa manière, évidemment... Je ne sais même pas exactement ce que je représente pour elle, mais en revanche, à la faveur du contexte actuel, je me rends compte à quel point j'y tiens. Je remets, chaque fois que je la vois, l'idée de lui parler sérieusement. Il m'est impossible de dire, des deux, qui a le regard le plus fuyant. Par contre, je ne supporterai bientôt plus le sien. Je suis incapable de lire dans ses yeux la part de condescendance et celle de pitié. Quel horrible sentiment, Serge... c'est très dur.

Puis Raoul détourne la tête pour qu'on ne le voie pas pleurer. Comme ces femmes qui se maquillent en un tour de main, il se recompose un visage avant d'ajouter sans transition:

-C'est amusant... Je me souviens qu'adolescent, ma mère fulminait à l'idée d'être forcée de m'acheter des vêtements. Je grandissais trop, trop vite. À moi le problème, maintenant! J'aime bien la réflexion qu'a eue mon petit cousin, l'autre jour, quand il m'a vu. Il a quatre ans et il m'a demandé: «Si tu grandis tout le temps comme ça, tu vas arriver plus vite au ciel?»

-Dis-moi, Raoul, est-ce que tu continues tes... méditations?

-Oui, tous les jours, mais je n'ai pas abouti. Depuis ce fameux jour où ça n'a pas fonctionné, je multiplie les déconvenues. C'est curieux... J'ai la ferme conviction que les deux choses sont liées.

-Tu veux dire, le fait de ne pas pouvoir te concentrer sur toi-même et celui de grandir?

-C'est, en tout cas, le sentiment que j'en ai.

-On ne peut absolument rien affirmer dans ce domaine. Mais qu'il y ait collusion entre les deux, cela est probable. Il faut que je te laisse, à présent. Le premier qui a des nouvelles appelle l'autre, d'accord?

Parti d'un mètre soixante-treize, lorsque Raoul atteint deux mètres quinze, il devient maladroit. Parce qu'il ne sent plus sa force, il laisse échapper les objets ou les brise carrément. Lennie, le héros du livre de Steinbeck, *Des souris et des hommes*, lui revient en mémoire. Il lui semble que tout est à réapprendre. Comment tenir une cuillère dans sa main pour qu'elle ne lui glisse pas des doigts? Comment tourner les pages d'un livre, une à une, sans en prendre trois à la fois ou baisser suffisamment la tête lorsqu'il franchit le seuil de la maison? Il a déjà dû renouveler sa garde-robe au grand complet à plusieurs reprises. S'habiller décemment est devenu pour lui un exploit.

Chaque coup d'œil furtif et moqueur qu'on pose sur lui dans la rue provoque une nouvelle blessure.

Quant à ses amis, la plupart se défilent. Comme un fruit dont il ne subsisterait que la peau, il se sent vidé, acculé par une société qui stigmatise les différences. Il n'entre plus dans cette fichue moyenne, la seule capable de ne pas attirer l'attention. Comme plus rien de bon ne saurait lui arriver, il décide de se suicider. De chez lui, il faut un quart d'heure, à pied, pour se rendre à la tour Eiffel. Il n'aura qu'à se jeter du dernier étage et puis ce sera fini. Il rédige un mot d'excuse très tendre à ses parents et leur demande de le communiquer à Isabelle, car il ne se sent pas le courage d'en composer un autre.

Son appartement bien en ordre, il le quitte tel un automate, range les clefs dans sa sacoche et descend les quelques marches qui le séparent de la rue. Dehors, un samedi d'hiver radieux l'accueille. Il traîne les pieds et toute la fatigue du monde.

En bas de la tour, des gens attendent près de l'ascenseur. La caissière de la billetterie lui demande:

-Un ticket aller-retour?

-Non, un aller simple, répond-il d'une voix d'outre-tombe.

Là-haut, des difficultés techniques se présentent. Impossible de se lancer, des grillages empêchant toute tentative. «Qu'à cela ne tienne, se dit-il, je vais descendre par les escaliers, où il n'existe pas de protection.» Il avance de quelques pas et se met à crier tout haut: «Mes douleurs, mes douleurs! Je ne sens plus mes douleurs. Alors ça veut dire...» Il se met alors à dévaler les marches en courant de plus en plus vite, tandis que le vent sèche ses yeux mouillés. Il ne s'arrête plus et continue jusque chez lui, hors d'haleine. Il se précipite sur la lettre demeurée sur la table du salon, la déchire rageusement en confettis, et enfin, s'écroule, anéanti, sur son fauteuil, pour récupérer son souffle. Pour la première fois depuis des mois, on distingue, sur ses lèvres, l'esquisse d'un sourire.

Raoul est outré par les tergiversations inconvenantes de son ami.

-Tu m'avais pourtant affirmé que cesser de souffrir signifiait arrêter de grandir!

-Oui, je le reconnais... répond Serge avec embarras, mais il serait plus prudent de se livrer à une vérification de routine; une prise de sang... une radio ou deux...

-C'est bon, accepte Raoul déçu et grignon, mais on fait ça vite, alors.

Les jours suivants ne calment pas son impatience. Chaque soir, il dérange Serge, sachant pertinemment que celui-ci a promis de l'appeler dès qu'il sera en possession du bilan. Le lendemain, le résultat tombe, aussi foudroyant qu'un couperet:

-Il n'y a pas de changement, j'en suis désolé.

Raoul ne parvient pas à maîtriser un léger tremblement. Ses deux mains ne sont pas de trop pour tenir correctement le combiné téléphonique collé à son oreille. «Mais je ne souffre plus! se borne-t-il à répéter, je ne dois plus grandir!» Sa gorge devient si douloureuse et sèche qu'il est obligé de se chercher un grand verre d'eau. Les nombreux kilos de muscles sur ses cuisses ne le soutiennent plus. Dans un souffle, il salue son ami et va s'effondrer dans le fauteuil du salon. Quelques minutes plus tard, il recompose le numéro de Serge à qui il demande:

-C'est bien certain, il n'y a pas d'amélioration, si infime soit-elle?

-Je suis ton ami, Raoul, je ne peux pas te mentir.

-Pourquoi m'as-tu laissé de l'espoir, alors? lance amèrement Raoul dont la colère commence à se manifester tout doucement.

Aucun mouvement précipité, aucun éclat n'accompagnent la rupture avec Isabelle. La relation s'achève sans algarade, comme si elle était arrivée logiquement à son terme. L'avenir de l'un sans l'autre n'est même pas abordé. Isabelle, une fille trop saine pour entretenir des rapports avec un être «anormal», ne peut que le quitter; il ne peut lui en vouloir, il a toujours su cela. Les adieux restent amicaux, sans le moindre signe d'effusion. Les derniers mots demeurent froids, artificiels:

-... Entendu, on se reparle...

Tout de suite, Raoul souffre de cette séparation. Il reconnaît cependant qu'une période d'isolement lui est nécessaire. Assez de cette ville, de ces bruits, de ces œillades narquoises et de ces rires étouffés. Il n'aspire qu'à une chose, se trouver seul. L'isolement ne lui fait pas peur, bien qu'il s'attende à ce que se perpétue une certaine angoisse.

-Je te téléphone pour te dire adieu.

À l'autre bout du fil, Serge reste interloqué:

-Que veux-tu dire?

-J'ai tout liquidé... Mon travail, ma relation avec Isabelle, j'ai vendu mon appartement... Je pars en Auvergne dans une cabane de forestier. Je l'ai visitée la semaine dernière et elle me convient très bien. Je n'emporte que mes livres et mes disques.

-Que vas-tu faire?

-Je ne sais pas encore. Prendre du recul... Ou avancer. Qui peut le dire?

-Tu me donnes ton adresse?

-Pas pour l'instant, Serge, mais je me manifesterai bientôt, sois-en sûr.

Les grosses pierres volcaniques gris-sombre de la maison donnent un aspect massif. À l'intérieur, l'énorme cheminée en bois, juste en face de l'entrée, attire l'attention du visiteur «On pourrait y cuire un bœuf entier, » songe-t-il.

Avant de décharger sa voiture bondée, Raoul entreprend de se promener aux alentours pour se chercher du bois mort, ce qui ne manque pas dans cette forêt de sapins verts. Un grand feu est rapidement allumé et la bâtisse, tout à coup, récupère son âme. Les étincelles, le crépitement énergique de la flamme naissante lui rappellent certaines nuitées de son enfance dans le Vercors. L'été, en fin d'après-midi, lorsque la fraîcheur envahissait le camp de vacances, le moniteur choisissait l'emplacement où on «monterait le bûcher». Tard dans la soirée, on continuait à chanter autour de ce brasier magique.

Raoul s'affaire, range, déplace, jusqu'à épuisement. Il gagne la chambre à coucher voisine, s'allonge sur le lit et, masse inerte, s'endort aussitôt. Le feu s'éteint avant que l'humidité du matin ne le réveille. Il se lève, frissonnant, remet quelques bûches, attise les braises mourantes et se prépare un café.

La fin de l'hiver reste très douce pour la saison; à peine quelques gelées du matin et de rares flocons de neige espacés. Peu équipé pour le froid, Raoul en profite pour se livrer à de longues promenades à pied dans cette région boisée. Chaque veillée, il s'installe pour lire à la lumière tremblante de l'âtre, soigné avec amour. Vivant le plus possible en autarcie, il descend deux fois par mois au village pour faire ses courses. On le remarque, bien sûr. Mais l'Auvergnat, discret de nature, ne pose pas de questions, comme si le cas ne soulevait pas d'intérêt particulier. On le laisse tranquille.

Il manifeste de plus en plus d'intérêt pour la flore environnante. Aussi, consulte-t-il des ouvrages spécialisés sur le sujet. Il est parfaitement capable, aujourd'hui, de distinguer un épicéa d'un mélèze, seul conifère à perdre ses aiguilles en hiver. Il remarque la différence entre un sapin et un pin noir d'Autriche. Il différencie le châtaignier du marronnier, identifie un noisetier ou un chêne rouvre. Il se laisse émerveiller par les nervures des feuilles. Il observe, avec le printemps naissant, que celles de l'érable sycomore ne se confondent pas avec celles de l'érable plane. Il découvre la mystérieuse pureté de la nature qui sait se dire à celui qui l'écoute. Il en oublie le pénible face-à-face avec lui-même qu'il n'a toujours pas résolu. Il continue à grandir, mais il n'en ressent nul inconvénient. Ici, ne semblent exister ni temps ni malheur. La vie a droit de cité, quel que soit son aspect. La taille de Raoul ne compte absolument plus.

Parfois, au cours de ses sorties, une idée éphémère lui traverse l'esprit: «Et s'il ne me restait pas assez de ressources pour vivre ainsi jusqu'à la fin?» Mais bien vite, il se tranquillise en se disant: «Je vis si modestement...»

Le soir, la lumière éteinte, il songe à sa mère et au tendre baiser qu'elle lui donnait, enfant, avant de s'endormir. Une atmosphère apaisante l'emporte hors des frontières de la conscience. Dans cet espace, aucune restriction ne paraît s'opposer à la liberté totale.

Tous les jours, il tente obstinément de communiquer avec son être profond, mais sans y parvenir. Toutefois, il sent confusément qu'il s'en approche. Un soir, allongé sur le lit, il visualise parfaitement une scène. Un garçonnet de onze ans sert la messe vespérale dans son église natale. Il entend à nouveau les cloches de son village. Ce moment musical l'émeut jusqu'au bord des larmes. Il n'est pas loin... mais hélas, n'aboutit pas.

La frondaison envahit les arbres, le printemps installe définitivement son manteau de verdure. Raoul passe tout son temps à l'extérieur. Il écoute le chant des oiseaux avec tant d'attention qu'il finit par comprendre le sens des modulations. Des heures durant, il guette la présence d'un chevreuil. Lorsque l'animal s'éloigne, il va constater sur place l'empreinte de ses sabots sur le sol humide. Peu à peu, il reconnaît les crottes d'un cerf, le nid abandonné d'un faon et les traces de pattes ongulées laissées par un vieux sanglier. Il repère un terrier de lièvre et suit le vol majestueux des faucons et des buses. Il apprend autant au cours de ses promenades que dans les livres. Mais, à la vérité, rien ne le fascine autant que les insectes. Avant la fin du printemps, il devient un entomologiste expérimenté à force d'observer les abeilles, les fourmis, les araignées et toutes sortes de coléoptères vivant dans la forêt. Mais sa soif de connaissance ne s'arrête pas là. Il étudie minutieusement tous les êtres vivants, de plus en plus petits.

À la fin de l'été, il dispose d'un laboratoire. S'il est constitué de bric et de broc, il est parfaitement opérationnel. Il fait venir de Paris ce qu'il ne peut pas fabriquer sur place, comme les microscopes, achetés d'occasion. Il passe la majeure partie de ses journées à son bureau, à prendre des notes sur les divers organismes qu'il observe. Il ne sort que pour s'approvisionner en matières vivantes rudimentaires: champignons minuscules, eau stagnante, etc. Il accumule des données scientifiques d'un grand intérêt, sans véritablement en prendre conscience. Il poursuit ses recherches dans l'infiniment petit et passe des organismes pluricellulaires aux unicellulaires, tels les protozoaires.

Il n'a plus le temps de s'attarder sur lui-même tant il est absorbé par ses études. Il tente encore de se questionner parfois, mais de moins en moins. Il se consacre désormais entièrement à sa nouvelle passion. Une simple goutte d'eau le plonge dans le monde fabuleux des micro-organismes. Des milliers de cellules se déplacent à vive allure dans cet océan miniature et dans une incessante activité. Les paramécies, à l'aide de leurs cils vibratiles, se précipitent sur des proies vivantes, des algues unicellulaires, par exemple, les capturent, les avalent et les digèrent dans un sac digestif, puis en rejettent les déchets, comme les humains!

Plusieurs fois par jour, ce micro-organisme se divise en deux. En somme, il se reproduit, absorbe, assimile, comme toute créature perfectionnée. Parfois, les confins entre le règne animal et végétal sont si mal tracés que Raoul demeure perplexe et ne sait comment classer ses observations.

Depuis la lecture de la bible, il ne se souvient pas avoir été aussi captivé par une histoire; et elle se déroule sous ses yeux, notre propre histoire, celle de la planète. Alors, au milieu de l'automne, il accumule des notes qu'il consigne dans de volumineux répertoires. Elles vont lui servir à raconter notre origine, l'infiniment petit...

Du matin au soir, il écrit, sans jamais se relire, et ce, jusque tard dans la nuit. Un an, jour pour jour après son arrivée, il achève son ouvrage et décide de l'expédier à Serge. Tout compte fait, un médecin devrait s'y retrouver mieux qu'un autre.

«Tu vas m'en vouloir, mais voilà pourquoi je ne donnais pas signe de vie. Rien n'a changé. Ou plutôt si. Ne pouvant pas résister à l'extravagance de la nature, j'ai fini par accepter de grandir. J'ai acquis une forme de sérénité, grâce à l'univers qui m'entoure. Dis-moi si mon manuscrit t'intéresse. Ton ami, Ra. L'adresse est sur l'enveloppe.»

Moins d'une semaine après l'expédition du colis, voici ce que Serge écrit.

«Mon cher Raoul,

Ton texte se lit comme un roman. Quelle bonne idée tu as eu d'introduire dans ton étude scientifique une histoire de ces êtres vivants, avec leurs comportements, leurs stratégies et leurs intrigues qui semblent diriger leurs actes. En ce qui me concerne, j'ai été séduit totalement. Si bien, que je l'ai passé à un de mes amis éditeurs, en espérant que tu n'y verras aucun inconvénient. On ne sait jamais. Cela mériterait une suite. Je ne te connaissais pas ce talent. Bravo! Et continue. Prends soin de toi. Ton ami, S.

La rapidité, tout autant que le contenu de la réponse de l'éditeur, surprend Raoul.

Cher Monsieur,

Vous êtes un ami de Serge. Votre ouvrage est tout simplement remarquable. Vos annotations, en marge, enrichissent le sujet d'une connotation humoristique et poétique très originale. Je vous demande de passer me voir aussitôt que vous le pourrez afin de régler les modalités d'un contrat de publication.

Raoul garde la lettre dans ses mains, immobile, ne sachant trop que faire. Il s'attendait si peu à ces réactions en chaîne! Il ignore totalement quelle décision prendre. Finalement, l'affaire se conclura entièrement par correspondance, sans la moindre rencontre entre les deux hommes.

À sa sortie, le livre est un succès immédiat et considérable. Les journalistes cherchent l'auteur et tentent de dénicher son repaire. Mais en raison de la discrétion de son éditeur, l'anonymat est respecté.

L'argent arrive régulièrement et à flots chez Raoul. Il l'utilise pour accroître son équipement et installer le laboratoire de ses rêves. En fait, il réalise un authentique centre de recherches, doté des équipements les plus sophistiqués. Il se remet au travail avec acharnement. Il veut traquer les origines de la vie et cherche à découvrir la forme vivante la plus petite. Comment comprendre les liens exacts qui unissent l'énergie, la molécule et le virus? Et si ce trio cachait un quatrième larron?

Le soir, au coucher, son cerveau ne trouve pas la paix. Il pense aux milliards de cellules fourmillant dans son corps. Chacune a son travail et l'exécute scrupuleusement, selon ses règles et sa juste destinée. Qui gouverne véritablement toute cette machinerie complexe? Un événement inattendu s'est produit quelque part, chez lui, et a détraqué cette belle mécanique. En poursuivant ses recherches, il contribue à cerner le processus biologique, et au-delà, les objectifs fondamentaux... du créateur. Pourquoi? Pour qui? La distance se réduit entre son problème de départ et le sujet dans lequel il se trouve immergé. Il ne cesse de déblayer la route... sa route, peut-être. Il s'est évadé dans un monde éloigné, qui lui paraît bien proche

à présent.

Le mercredi après-midi est consacré à la piscine. Isabelle sort détendue avec son petit ami. Les deux marchent serrés l'un contre l'autre pour lutter contre le froid persistant de cette soirée. Un kiosque à journaux attire leur attention. En s'approchant, Isabelle demeure pétrifiée.

-Que se passe-t-il? lui demande son compagnon.

Elle se met à lire: «La communauté scientifique en deuil déplore une perte inestimable. Aujourd'hui, vient de mourir le célèbre auteur de *L'infiniment petit raconte...* brusquement terrassé par une bactérie non identifiée. Ses travaux ont ouvert la voie à la recherche appliquée dans des domaines variés tels que la biogénétique et la pharmacologie. Sa taille dépassait les deux mètres soixante. Sa récente anomalie, le gigantisme, demeure une profonde énigme pour les spécialistes de la question.»

Il manque, à cet endroit même, un bout du journal, visiblement déchiré. L'article se termine par:

«... sans doute de chercher désespérément un monde disparu. Mieux valait en construire un second. Au fond, c'était sa façon, à ce colosse aux pieds d'argile, d'apporter une petite pierre à l'édifice de la connaissance universelle. Malheureusement, on ne connaîtra jamais les conclusions optimistes, sinon humanistes, qu'il en aurait tirées.

La mort d'Isidore Feneuille

C'est à force de vouloir faire cinquante-six choses à la fois qu'Isidore était mort, victime de sa manie. Il pissait tranquillement en se séchant les cheveux quand brusquement, une goutte d'urine éclaboussa le séchoir, provoquant un court-circuit. Le pauvre fut électrocuté sur-le-champ. On trouva le cadavre baignant non pas dans une mare de sang, mais d'urine, car une fois mort, son organisme avait continué de vider la vessie.

Il laissait derrière lui une veuve de trente-huit ans et deux adolescents en pleine crise de contestation de la puissance paternelle. Mais ce n'était pas tout. Sa famille ignorait qu'il leur abandonnait également une fortune considérable. Cependant, il ne serait pas regretté. Sa femme, aussi bien que ses enfants, détestait ce mari et ce père pour différentes raisons. La première, parce qu'il ne la considérait pas avec assez d'attention et les autres, parce qu'il ne manifestait pas suffisamment de générosité.

En dehors de sa famille, il méritait sa réputation de crème des hommes, toujours attentif à son entourage, débonnaire même. Tel n'était pas son comportement chez lui où tous ses actes semblaient animés par une dureté quasi barbare et une domination sans partage. Pourtant, il chérissait sa femme et ses enfants, malgré la haine farouche qui l'entourait. La preuve: il avait, de son vivant, organisé son éventuel départ précipité et s'était assuré que sa descendance ne manquerait jamais de rien. C'est peu dire, si l'on considère seulement les énormes placements financiers occultes dont pourrait disposer son foyer redevable malgré tout.

Il n'avait jamais réussi à comprendre pourquoi, au cours de ses années de mariage, les moindres élans de tendresse envers sa famille se transformaient systématiquement en remarques cinglantes quand ce n'était pas en d'injustifiables colères. Tout se passait comme si la sincère affection nichée dans son cœur ne pouvait s'exprimer qu'à travers d'inutiles brimades. Comme si des mots trop longtemps contenus dans sa bouche sortaient en désordre, complètement en désaccord avec ses idées. Bien entendu, cette situation n'avait pu que déboucher sur une immense rancune de la part de ses interlocuteurs, trompés sur ses intentions.

L'enterrement fut rapide et sans fastes. La veuve accepta de porter, pour la circonstance, une voilette en tulle noir, mais pour ce qui est des vêtements, elle porta un tailleur beige, élégant, qui ne témoignait en aucune manière du chagrin qu'elle aurait dû afficher.

Le bureau lambrissé, mais sombre, du notaire chétif et cauteleux semblait misérable. Lorsque l'enveloppe contenant le testament du défunt fut ouverte, seul l'ennui profond dénué de tristesse se lisait sur les visages de la veuve et de ses enfants. L'officier ministériel haussa les sourcils épais en bataille et tenta en même temps d'atténuer la voussure prononcée de ses épaules: «Je lègue, commença-t-il en ménageant tout de suite une pause, ...à ma femme chérie et à mes enfants aimés...»

Après une nouvelle pause, il poursuivit en disant:

-La totalité de mes biens, sans restriction.

Aucune autre indication ne vint alourdir cette déclaration.

L'attitude des héritiers demeurait impassible. Cependant, la veuve ne put s'empêcher de marmonner d'un ton neutre:

-On se doute bien qu'il n'y a pas de quoi s'extasier!...

-Madame, coupa sèchement le notaire, ignorez-vous que votre mari était très riche et qu'il vous laisse un héritage colossal?

-Que voulez-vous dire? interrogea la veuve surprise et instantanément animée.

-L'inventaire n'est pas encore complet à l'heure où je vous parle, mais on peut estimer à plusieurs dizaines de millions l'état de fortune de votre mari.

Les enfants commencèrent à s'agiter sur leurs sièges, subitement exaltés par leur statut de nouveaux riches. Ne pensez pas qu'ils en conçurent une soudaine reconnaissance à l'égard de leur père. Bien au contraire, ils pensèrent plutôt: «Ce salaud cachait bien son jeu.»

Tout le monde demeura silencieux dans la voiture qui les ramenait à la maison. Maintenant, ils pouvaient se payer un taxi sans crainte d'affronter l'irritation paternelle. Ils se méfiaient tous, cependant, de cette prodigalité inespérée et se demandaient déjà de quel prix, plus tard, il faudrait la payer.

Maître Hébrard n'avait jamais apprécié Isidore, pourtant son ami de toujours. Il lui reprochait ouvertement de cacher son patrimoine à la famille. En réalité, l'argent de d'Isidore l'avait toujours gêné. Il trouvait qu'il en avait beaucoup trop; et qu'en avait-il fait? Pas que du bien, assurément. Si lui-même avait possédé une telle aisance, il l'aurait sûrement partagée... Un peu. À présent, il n'aimait pas sa veuve non plus, à cause de son attitude frivole et arrogante à la fois. C'était dit. Il tenterait d'embrouiller le dossier afin d'empêcher ces héritiers ingrats d'accéder au fabuleux pactole. Il n'allait pas compromettre pour autant son étude ou risquer la prison en falsifiant le testament. D'ailleurs, il en avait déjà donné la lecture. Trop tard. Mais il pouvait se plonger dans les textes juridiques traitant des héritages et trouver une loi pour retarder la remise des fonds ou qui sait? Le but était d'éviter de restituer cette immense fortune à des gens qui d'après lui, ne le méritaient pas.

-Euréka! se dit le petit notaire d'un air mauvais après avoir trouvé une faille.

Puis il convoqua la famille Feneuille.

C'était le printemps. La veuve se présenta avec ses deux rejetons presque hilares. Elle portait un tailleur en tergal saumon d'une coupe exquise qui se terminait au-dessus du genou par une parure originale, plus claire, travaillée en dentelle. Son chapeau damassé, bordé d'une fine guipure blanche, apportait une touche d'exubérance modérée, ce qui impressionna son interlocuteur tristement vêtu d'un complet gris de mauvais goût.

-Madame, commença-t-il avec gravité, votre époux avait tout prévu pour votre avenir... Ou presque. En effet, ce n'est pas seulement à vous qu'il a caché son énorme patrimoine, mais à l'État. Malheureusement...

Il fit un arrêt prolongé pour bien marquer son effet, et reprit en disant:

-Vous connaissez probablement l'exigence du fisc qui ne se satisfait pas de la simple bonne volonté de ses contribuables...

-Qu'entendez-vous par là?

-Que la plus grosse partie de ses biens est capitalisée en actions, bons du Trésor et divers placements n'ayant jamais acquitté d'impôt. Cela veut dire que vous ne pourrez profiter de cet argent que si vous payez les taxes inhérentes à sa valeur. Et même en ce cas, il faudrait attendre une enquête administrative précisant qu'il n'y a pas eu volonté de malversation ou de détournement, ce qui demanderait de longs mois de procédures durant lesquels le capital serait bloqué à mon étude. Si tout se passe bien, il faudrait environ un an avant d'espérer toucher le moindre pécule. N'oubliez pas, en outre, que l'État prélève environ

soixante-trois pour cent sur ce type de succession.

Un léger rictus défigura un instant l'expression volontairement désinvolte de la veuve profondément contrariée.

-Voulez-vous dire que je ne vais rien toucher maintenant de mon héritage? s'enquit-elle.

-C'est exactement ce qui se produit dans des situations semblables.

-Mais, bredouilla la jeune femme en proie au plus grand désarroi, mon mari n'avait-il pas prévu ce cas de figure?

-Il semblerait que non.

Un funeste silence s'en suivit dans la pièce obscure.

-Mais, insista la veuve, n'y a-t-il rien que vous puissiez faire?

--Hélas, Madame, mes fonctions ne me permettent pas d'envisager une autre issue pour l'instant, répondit le notaire avec une satisfaction contenue. Dès que j'aurai des nouvelles en lien avec votre dossier, je vous contacterai immédiatement, mais ceci ne pourra se faire au mieux que dans quelques mois...

Après quelques jours d'une angoissante incertitude, la veuve se décida à appeler un éventuel sauveur. Isidore avait un riche cousin éloigné qui ne s'était pas rendu à l'enterrement. Elle pensa donc tout naturellement à lui pour la secourir. Le sort voulut que ce cousin, ne voyant que très rarement Isidore, connaissait l'enviable situation de son parent et en avait déduit que sa famille se trouvait à l'abri du besoin. Il ne comprenait d'ailleurs pas trop bien l'objet du coup de téléphone de sa cousine par alliance. Il pensa tout d'abord qu'elle voulait se rapprocher de la famille par égard pour son mari, dans une forme d'élan de tendresse ou de solidarité. Mais lorsqu'il saisit sa démarche, il déclara que du vivant d'Isidore, il ne le fréquentait pas et que mort, ce dernier ne l'intéressait pas davantage. Sachant cela, qu'elle veuille bien, à l'avenir, cesser de l'importuner; il n'était pas dupe de sa soudaine sympathie pour lui. Cela dit, il la salua poliment et raccrocha le téléphone.

Aussi bien du côté de son défunt mari que du sien, les familles ne semblaient guère prêtes à vouloir l'aider. Les portes se fermèrent les unes après les autres. La plupart du temps, on ne lui consacrait même pas un petit moment pour écouter ses plaintes, encore moins la prenait-on en pitié, sachant qu'Isidore, pour bien le connaître, n'aurait jamais laissé sa famille dans le dénuement... Pas avec tout ce qu'il possédait.

Au sein du couple Feneuille, le mari seul assurait l'intendance matérielle. La femme, elle, n'avait jamais travaillé ni pensé qu'un jour elle serait obligée de le faire. À présent, avec les maigres économies qui lui restaient, elle serait tout juste capable de payer le loyer et à peine de quoi manger. Qui paierait les études des enfants, l'habillement et les vacances fastueuses qu'ils avaient l'habitude de s'offrir? Et les cours de piano de la petite? L'aïkido auquel son fils tenait absolument? Et tant d'autres choses, aussi... Elle ne savait plus.

La pauvre veuve était désespérée. Sans doute serait-elle obligée de quitter son logement, dans ce quartier trop cher, ce qui aurait, pour conséquence, de changer l'école des enfants où ils se sentaient pourtant si bien. Ils ne voudront pas... Mais il le faudra bien... Elle leur parlerait. Seraient-ils seulement en mesure de comprendre? «Ils sont assez grands, se disait-elle, oui... Mais pas pour ça.» Brusquement, l'anxiété s'empara de tout son être, paralysant la moindre velléité de mouvements. Seule sa gorge douloureuse fonctionnait, déglutissant la salive comme pour refouler le flot de sanglots contenus, comme pour barrer le chemin aux pensées affluant vers son esprit. Elle leur parlerait sans tarder. Mais comment leur expliquer que le décès de leur père était un événement qui à terme, les affecterait considérablement, même si pour l'instant ils ne leur accordaient qu'une importance relative?

Une idée machiavélique vint soudain se glisser dans son esprit torturé. C'était bien clair, maintenant. Elle ne doutait plus que son défunt mari avait tout manigancé à l'avance. L'argent, cet argent maudit,

elle ne le toucherait pas de suite. Ainsi l'avait voulu Isidore. Un long chemin de croix l'attendait avant de pouvoir s'emparer du trésor. Elle avait commis l'imprudence d'avouer à son banquier la mort de son mari; le compte fut donc bloqué. Aucune possibilité de retirer le moindre sou. Comme l'affamé observant à travers la vitrine d'une pâtisserie un poulet bien doré tourner sur sa broche qu'il ne peut s'offrir, elle constatait que le vaste patrimoine familial lui filait entre les doigts.

Comme si cela ne suffisait pas à son infortune, elle passa les jours suivants à se faire harceler par des coups de téléphone intempestifs. Dès qu'elle répondait, l'interlocuteur ou l'interlocutrice raccrochait. Peu de temps après, elle crut comprendre d'où provenaient ces appels.

Un soir, elle regardait la télévision sans la voir, selon son habitude récente, songeant avec amertume que malgré les économies drastiques pratiquées quotidiennement, elle ne pourrait aller plus loin. N'ayant pas de profession ni le temps ni les moyens de s'en créer une, elle réalisa avec mélancolie que de son corps, aujourd'hui, elle ne pourrait tirer un bon prix. En revanche, sa fille Marie, âgée de dix-huit ans, était belle... Tout comme elle-même l'était jadis. Peut-être pourrait-elle les sauver jusqu'à ce que le notaire débloque le capital, juste quelques mois... Voilà sûrement ce qu'elle aurait fait, elle, pour ses parents, si au temps de sa jeunesse, le problème s'était présenté dans des circonstances analogues. Jamais elle n'aurait laissé sa mère dans le dénuement. Alors si Marie décidait de se sacrifier un peu... Pour elle, à son âge... Ce n'était pas difficile. Des cas semblables existaient sûrement sans que nul ne les remarque ou du moins, sans que personne n'en dise rien. Marie lui avait d'ailleurs raconté qu'une histoire semblable était survenue à l'une de ses amies, et... Elle n'en paraissait guère choquée.

La honte et le remords hantaient son esprit mortifié lorsqu'elle entendit nettement le bruit d'une clé dans la serrure de la porte d'entrée. Elle se leva pour aller voir ce qui se passait et resta pétrifiée devant la scène qui se déroulait sous ses yeux. Isidore rentrait tranquillement, le sourire aux lèvres.

-Bonté divine! finit-elle par s'exclamer. Tu n'es donc pas mort?

-Si, ma chérie, rassure-toi. Je ne fais que passer, répliqua Isidore en affichant un air à la fois contrarié et serein.

Son incroyable aisance donnait une intensité peu commune à sa présence. Se croyant victime d'une hallucination, la femme s'approcha aussitôt de lui pour le toucher. Il disparut instantanément. Soulagée, elle courut à la salle de bains pour essuyer son front moite, mais en un rien de temps, Isidore réapparut, plus animé que jamais. Sans préambules, il insista d'un air menaçant:

-Tu n'arriveras pas à me faire disparaître. Et je te préviens que si tu tentes le moindre d'utiliser la candeur de notre fille pour tes macabres projets, tu me trouveras sans cesse sur ta route pour t'en empêcher.

Les apparitions se firent de plus en plus fréquentes et l'attitude de son défunt mari, de plus en plus provocante et narquoise. Même la nuit il la réveillait. Il s'asseyait au bord du lit pour reprendre son éternel refrain: «Ne touche pas à un cheveu des enfants ou sinon, je me vengerai.» Et lorsqu'elle lui demandait ce qu'elle devait faire pour s'en sortir, il lui répondait invariablement que de là où il se trouvait, il ne pouvait lui apporter aucune aide, si même il le désirait.

-C'est à toi, pauvre innocente, se moquait-il, de trouver la solution.

Un autre jour, il apparut vêtu avec extravagance, déclamant sur le ton d'un prédicateur investi de la justice divine: «Les pires châtiments que tu pourrais envisager ne sont rien à côté des supplices que tu subirais si tu osais...» Une fois, même, il surgit dans les toilettes, avant de la surprendre dans une position jamais entrevue durant leur vie commune: «Je te trouverai où que tu ailles et saurai déjouer la pernicieuse domination que tu aimerais exercer sur notre petite Marie... Enfin! Tu t'imagines sérieusement que je vais te laisser ruiner l'avenir de ma fille?»

Mais il y avait pire depuis peu. Tout au long de sa vie de couple, jamais la veuve n'avait rêvé de son mari; maintenant, ce dernier la poursuivait jusque dans ses songes. Il peuplait entièrement son espace. Sa vie consciente et inconsciente tournant au cauchemar, Hélène devint de plus en plus nerveuse, jusqu'à s'en rendre malade. Tant et si bien, qu'elle tomba malade, ce qui accrut sa nervosité. Vivant, elle n'avait jamais vraiment aimé son mari; mort, elle le haïssait de toutes ses forces.

-Bon, dit-elle à Marie et Jean-Paul, je me doutais que vous ne comprendriez pas, surtout toi, Jean-Paul. Tu n'as pas l'air de saisir que nous sommes au bout de nos possibilités économiques et que je ne vois pas comment nous pourrions simplement payer les notes d'épicerie à la fin de la semaine. Encore une chose à propos de votre père...

-Quoi encore avec celui-là? s'exclamèrent en chœur les deux enfants.

-Je le vois tous les jours.

-Maman! Qu'est-ce que tu racontes? s'indigna Jean-Paul.

-Je savais que vous ne me croiriez pas. Il apparaît plusieurs fois par jour, mais jamais quand vous êtes là. Il ne cesse de me faire des reproches et de me harceler sur ma conduite passée et présente.

-Pourquoi tu ne vas pas consulter un psychologue? s'enquit Marie.

-Parce qu'il dirait que je suis folle. Et pourtant, c'est bien lui, présent comme jamais! Il sait tout ce que je pense. L'autre jour, avant que je parte faire les courses, il m'a barré la porte. «Ma pauvre amie, m'a-t-il dit, toujours aussi étourdie... Tu pars sans tes clés ni ton porte-monnaie. Il est vrai que pour ce qu'il y a dedans!»

Une fois seuls, les enfants pensèrent que le psychologue serait une bonne solution. «Elle devient vraiment folle», se dirent-ils, livrés à leurs conjectures.

-Tu ne trouves pas, précisa Marie, que les ressorts de son intelligence semblent comme cassés? Elle raisonne pourtant...

-Je dirai plutôt qu'elle déconne, coupa grossièrement Jean Paul.

-Tu exagères, Jean-Paul. Certes, on n'a jamais vu maman déboussolée à ce point, mais si tu y penses bien, on peut trouver des raisons objectives à cela. La perte de Papa, même si elle ne l'aimait guère, n'était pas prévue. Elle était habituée à son caractère particulier... Et tu ne sais pas ce qui s'est passé, derrière nous, dans le noir. Se retrouver seul d'un jour à l'autre ne doit pas être qu'un soulagement. Il y a la responsabilité familiale. Et ça, qu'on le veuille ou non, c'était Papa.

-Bon, admit Jean Paul, on va lui donner un délai de grâce, mais il ne faudrait pas que cela dure trop longtemps...

À peine les enfants partis pour l'école, Isidore réapparut dans l'encoignure de la porte avec ses airs ironiques:

-Coucou, Hélène, c'est encore moi! Maintenant que tu as vendu la voiture, ce qui t'oblige, pour ton plus grand bien, à faire de l'exercice, comment se fait-il que tu aies une mine si piteuse? Te manquerais-je par hasard?

Puis, sur un autre ton, il ajouta:

-À propos... Je t'interdis formellement de parler de nos conversations aux enfants. Ceci ne regarde que nous. Je ne veux pas que tu les perturbes avec nos histoires personnelles. Note que je te fais confiance, mais ne m'oblige pas à prendre des mesures coercitives. Je te le répète encore une fois: laisse Marie en

dehors.

-Mais je ne lui ai encore rien dit!

-D'abord, le «encore» est de trop. Et puis je sais que tu aimerais te servir de sa beauté comme d'une fée salvatrice. Je connais même la subtilité perfide que tu emploierais pour arriver à tes fins. Alors, ne t'avise pas d'influencer la petite sur ce plan, car tu n'as pas la moindre chance de succès. J'y veillerai.

Ensuite, Isidore s'éclipsa sans plus de cérémonie.

Il est difficile d'imaginer combien de stratagèmes et d'expédients les membres de cette malheureuse famille durent utiliser pour survivre durant les derniers mois. Criblés de dettes, ils s'attendaient à être jetés à la rue d'un moment à l'autre.

Des larmes de joie jaillirent des yeux bouffis de la veuve, rendue déformée par une longue souffrance. Elle brandit la lettre auprès des enfants. Malgré leurs déménagements successifs, la lettre tant attendue du notaire était enfin arrivée. Voilà qui mettrait un terme à leurs insupportables tourments. Ils ramassèrent, autant que faire se peut, parmi leurs misérables nippes, ce qui leur restait de plus convenable comme habits pour se présenter chez le notaire.

Depuis le temps que maître Hebrard ne les avait pas vus, il fut étonné de constater à quel point les physionomies avaient changé. Le maquillage excessif de la veuve ne parvenait pas à masquer les sillons profonds qui creusaient un visage considérablement amaigri. Cette personne qui, voici un an, le toisait avec une suffisance à peine voilée, osait tout juste, aujourd'hui, le regarder en face. Son attitude arrogante d'autrefois avait laissé place à une amabilité servile et hypocrite. Les enfants, quant à eux, paraissaient calquer leur attitude sur celle de leur mère.

Les mêmes fauteuils, dans le même bureau démodé du notaire, les accueillait tous les trois dans un respectueux silence.

-Voyez, Madame, commença maître Hebrard en ajustant ses lunettes sur son nez et en lisant un papier qu'il tenait en main, votre mari nous a joué un bon tour, ou plutôt... Un sale tour, rectifia-t-il.

Il n'est pas exagéré de dire, ici, que le cœur de la veuve s'arrêta de battre quelques secondes, en proie à un atroce pressentiment.

-Du vent! continua le notaire avec une formule obscure et lapidaire. La fortune de votre mari, je veux dire, n'est que du vent. Il nous a tous trompés en nous faisant habilement croire à sa considérable fortune. C'est du tout faux. Sauf les dettes, par contre... Celles-là sont bien vraies. Ce qui veut dire que vous auriez intérêt à refuser l'héritage, car vous ne pourriez en assumer les pertes... Et d'ailleurs, à quoi bon?

Hélène avait épuisé toutes ses ressources d'énergie et rassemblé les dernières forces restantes pour tenir jusqu'à ce rendez-vous, lequel incarnait ses ultimes espérances. Sans avertissement, la faible lueur qui éclairait encore un peu sa vie venait de s'éteindre. La pensée de demander des comptes à Isidore lui arracha bientôt un pâle sourire. Au cours de la nuit qui suivit, elle absorba le contenu de trois tubes de barbituriques rangés dans son armoire à pharmacie depuis la disparition de son mari.

L'extravagant Monsieur Page.

Cela avait commencé il y a bien longtemps, une année, en revenant de vacances. Il ne savait pas d'où venait le bruit. Il était incapable de localiser l'endroit... Chez lui? Chez le voisin? Dans la rue? Impossible d'en préciser le lieu. Il chercha partout, sans succès.

-Mon amour, je te téléphone d'un comptoir à café, c'est pourquoi il y a ce brouhaha. Pas du tout... Juste pour te dire que je serai en retard...Non, ma chérie, ce ne sera pas long... Moi aussi, voyons... Je t'aime. D'accord, à plus tard.

L'homme qui venait de parler ainsi était plutôt mal habillé, à l'aide d'un manteau au col râpé et de vêtements apparemment trop légers pour l'hiver naissant. Des yeux enfoncés dans les orbites soulignaient le nez aquilin et fin. À son regard fuyant et sa voussure d'épaules, on aurait pensé à un vieil usurier. Il portait une coiffure à la diable, une barbe mal taillée et cependant touffue. La peau grenue, le teint hâve, il ne respirait ni la santé ni la bonne humeur, somme toute un homme sans âge. Il prenait visiblement peu soin de sa personne, bien que cela n'avait pas toujours été le cas.

S'il ne s'était pas exprimé au téléphone avec une certaine véhémence, nul ne l'aurait remarqué. Même dans la rue, personne ne le regardait. Il passait, quidam sans charisme, telle une ombre, inaperçu, sans attirer d'attention ni d'intérêt, pas plus que la moindre sympathie; «Seulement une désobligeante indifférence», avait coutume de se dire Monsieur Page.

L'homme sortit du café, le front plissé, comme s'il était préoccupé. Peut-être sa correspondante avait-elle péroré avec aigreur? En réalité, sa conduite, à lui, semblait étrange. En fait, il n'avait pas eu d'interlocutrice, seul un répondeur avait gravé son message. Eh bien! Il n'y a là rien d'étonnant, direz-vous. Peut-être. Mais lorsque vous saurez qu'il s'adressait à son propre répondeur, vous conviendrez que ce n'est pas un comportement ordinaire. Pourquoi donc avait-il besoin d'inventer ce scénario? D'autant qu'il ne connaissait pas les gens de cette salle. Il quitta l'endroit, visiblement pressé, et traversa la rue distraitemment, obligeant les voitures à freiner. Un peu plus loin, il entra dans un nouveau café, où il répéta la même scène.

Qui était Monsieur Page? Un aliéné non dangereux en liberté? Un individu médiocre qui masquait sa nullité avec de fausses aventures? Un solitaire profond qu'un ancien passé tourmentait? Un individu ne fonctionnant qu'à travers le regard des autres? Dans ce cas, pourquoi négliger autant sa tenue?

Il avait besoin qu'on le prenne pour un homme heureux. Certes, il ne l'était pas, mais peu lui importait. Il s'imaginait que pour être écouté, il devait rester dans les normes, se couler dans le moule social traditionnel. Et cela signifiait vivre en couple. Selon lui, pour mener une vie respectable, il fallait être deux. Or, il n'avait pas de compagne. Il s'en était par conséquent inventé une. À quoi bon cette honorabilité puisqu'il ne parlait pratiquement à personne? Il cachait sa solitude comme d'autres leur pauvreté. Mais qui cherchait-il à tromper avec ce regard de détresse? Il était convaincu d'une chose: si son isolement venait à se découvrir, il serait irrémédiablement rejeté. D'une certaine façon, ses coups de téléphone établissaient le lien avec les autres, même s'il ne leur adressait jamais la parole. Dans son esprit, il attirait d'abord l'attention, ensuite l'affection, et pourquoi pas... L'amour!

Il avait perdu le contact des femmes, non parce qu'il ne voulait plus les fréquenter ni parce qu'elles lui déplaisaient... Sans être irrésistible, plus jeune, il avait connu ses heures de succès. Les femmes ne

le trouvaient ni plus laid ni plus beau qu'un autre. Ce qu'elles ne supportaient pas, toutefois, c'était ses réflexions autour du bruit. Ce bruit constant qui ne s'arrêtait jamais. Elles ne l'entendaient pas, mais lui, à chaque instant, ressassait

-Tu entends?

Et il accompagnait sa question d'un regard quêteur, désespéré, tel un mendiant qui attend sa pitance. Sauf que la réponse n'était jamais être positive... Personne ne résiste au bruit, surtout si on ne l'entend pas. Monsieur Page n'acceptait pas que sa partenaire ne partageât pas cette sensation avec lui. Ce bruissement continu, comme une chute d'eau, pourquoi personne ne l'entendait sauf lui? Cela n'existait-il que dans sa tête? Où donc se nichait la réalité? Un fantasme? Une conséquence somatique? Un choc psychologique? Il lui fallait absolument tomber d'accord avec ses proches. «Écoute... Là... Là...»

Le sourd n'entend pas le bruit qui existe; lui, entendait le bruit qui n'existait pas. Lequel valait mieux? Assurément, Monsieur Page enviait le silence des sourds. S'il avait seulement pu s'en octroyer quelques minutes par jour! Du Mozart ou du Mahler, qu'il aimait tant, aurait encore pu passer. Mais cette chasse de water-closet coulant sans cesse, non! Quelque chose de vulgaire et de vexant se manifestait à travers cette plomberie défectueuse et fictive -purement auditive. Acheter un appareil, oui, mais quoi? On vend des appareils pour mieux entendre, non le contraire. Comment était-il possible de produire un son aussi commun et qui pour finir, n'existait même pas?

Pourtant, parfois, ce murmure continu ressemblait au doux clapotis d'une fontaine. Il se prenait alors à rêver à des patios arabes recouverts de mosaïque, au centre desquels jaillissait un jet d'eau. Dans ces conditions, l'assemblage sonore devenait presque céleste. À ces moments-là, il souhaitait impérativement communiquer son expérience:

-Ça... Tu l'entends, quand même?

Fruit tardif d'un couple qui n'espérait plus être touché par la grâce de la procréation, Monsieur Page bénéficia d'une enfance protégée par une affection presque illimitée. Malheureusement, elle s'acheva dans un orphelinat, suite au décès prématuré de ses parents dans un accident ferroviaire. On peut en déduire que le passage dans cette institution contribua pour beaucoup à son caractère ombrageux.

Autrefois homme d'une certaine prestance ayant une surface financière non négligeable, il avait été marié à une fort belle femme. Il aimait, à cette époque, parler aux dames, les intéresser et les séduire. Mais cette attitude exigeait une créativité et un déploiement constant de l'imagination, une contrainte qui maintenant, le fatiguait beaucoup.

Ce n'est pas parce qu'on n'a rien à dire qu'on ne dit rien, et inversement, ce n'est pas parce qu'on ne dit rien qu'on n'a rien à dire. En d'autres termes, bien des gens racontent des histoires sans intérêt pour personne, alors que certains ont tant à dire mais demeurent muets, par respect pour les autres ou par timidité. Ils détestent s'imposer. Ou encore, à en juger par ceux qui parlent, ils préfèrent se taire, redoutant de dire autant de bêtises que celles entendues. De tels scrupules n'obsédaient pas Monsieur Page. Pourtant, il cessa pratiquement de converser avec sa femme, elle qui jadis, appréciait tant l'écouter. Il n'avait simplement plus envie de lui parler. Il est vrai que ce qu'il aurait pu lui dire manquait singulièrement d'attrait. Il disposait de suffisamment d'intelligence pour le comprendre. Il n'envisageait donc pas de s'échiner inutilement et finit par masquer son incapacité à satisfaire son épouse en produisant des regards éloquentes et significatifs. En fait, il cachait ainsi une fausse profondeur, une indigence d'esprit que jusque-là, il parvint à déguiser. Par quel mystère était-il parvenu à cette performance? Nul ne peut le dire.

D'autre part, bien des points de divergence avec sa femme apparurent au cours de leur vie matrimoniale. Par exemple, il n'achevait jamais un livre, même bon; elle, en revanche, le terminait toujours, même s'il était mauvais. Leurs échanges littéraires se réduisirent irrémédiablement. Quant à la télévision, il était

impossible de s'entendre sur le choix de la moindre émission. Petit à petit, les sujets de discorde se firent plus nombreux que les points communs.

L'équilibre du couple est fragile. Soit les différences s'approfondissent en raison de divergences familiales, d'inégalités sociales ou d'écarts culturels, soit les forces d'intégration -tendresse, désir, amour- sont plus fortes que les différences. En ce cas, le mariage tient. Cependant, à côtoyer d'aussi près et aussi souvent le seuil de la rupture, comme le faisait Monsieur Page, une évidente menace d'éclatement planait sur son union.

Une nuit, il réveilla sa femme alors qu'elle dormait dans une inconvenante sérénité, entourée de la couette instinctivement monopolisée.

-Tu entends? lui dit-il dans un souffle en caressant légèrement sa joue de ses doigts encore tendres.

-Il n'y a rien, mon chéri. C'est le chat du voisin.

Mais le bruit revenait avec une ponctualité agaçante. Comment un chat aurait-il pu produire un chuintement pareil? s'indigna Monsieur Page.

-Tu n'entends donc pas? interrogea-t-il une nouvelle fois sa femme en passant la main dans sa longue chevelure noire.

Le lendemain eut lieu une discussion pénible.

-Tu dois me laisser dormir si tu veux que je travaille correctement.

-Bien-sûr, toi tu ne t'occupes de rien. La maison pourrait s'écrouler que ça ne t'empêcherait pas de ronfler.

-Je ne ronfle pas!

-Ah Non? Alors ce doit être le tonnerre qui gronde! Tu n'entends même pas la pluie, non plus...

-Oh! Comme tu peux être odieux quand tu t'en donnes la peine...

-Et toi égoïste...

Le venin s'était insidieusement infiltré au sein du ménage et plus rien ne pourrait l'empêcher de poursuivre son chemin dévastateur. Peu de temps après cette altercation mineure, le divorce fut prononcé.

Ce qui inquiétait le plus Monsieur Page, dans cette séparation, ce n'était pas tant le fait que la cause. Il avait été poussé à bout. Jamais sa femme n'admit le moindre fondement quant aux petits bruits qu'il entendait... Il fallait mettre cela sur le compte de la mauvaise foi féminine. Parfois, il lui arrivait de devenir bête ou méchante, ou les deux à la fois. Et soit la colère l'emportait -réaction d'irritation face à une injustice flagrante- soit c'était l'indifférence, meurtrière impitoyable des couples. Monsieur Page adopta cette dernière attitude et ne garda aucun ressentiment. Il faut dire qu'à cette époque, il imaginait trouver facilement une remplaçante.

Maintenant seul, il se plaignait parfois auprès d'amis compatissants. Il tentait de les prendre à témoin, mais eux non plus n'entendaient pas les sons pourtant bien identifiables... Selon lui. Il en vint progressivement à reconnaître la non-existence de ces bruits. D'ailleurs, lorsqu'il sortait de son appartement, ils disparaissaient. Il pensa au début que le bourdonnement extérieur couvrait «son» bruit. Enfin, il se rendit à l'évidence et se disposa à consulter un médecin. Celui-ci se montra catégorique.

-Monsieur, vous entendez un signal qui n'existe pas. Le fait qu'il se modifie au cours de la journée est dû à votre sensibilité individuelle, à vos différents états de fatigue et à votre pression sanguine. Je ne vous garantis pas que nous allons pallier cette gêne. Ces symptômes sont connus sous le nom d'acouphène. Inutile de vous cacher que les instituts psychiatriques sont remplis de ces cas, lesquels, bien entendu, sont plus aigus que le vôtre. Nous allons essayer dans un premier temps de vous donner une médication légère pour stabiliser le flux sanguin et diminuer votre malaise.

Hélas, rien ne parvint à débarrasser Monsieur Page de ce désagrément. À la longue, toutefois, il finit par s'y habituer. Lorsqu'une amie venait passer quelques jours chez lui, il ne pouvait s'empêcher de vérifier s'il était le seul à entendre «son» bruit. Puis il finissait par s'énerver et le processus recommençait...

Après quelques tentatives infructueuses de cohabitation, il décida, un peu malgré lui, de vivre seul. Après tout, il ne serait pas le premier à éprouver cet apprentissage incertain. Il se sentait parfaitement capable d'affronter cette étape solitaire que bien des hommes hésitent à franchir. La peur! C'est cette satanée peur qui est responsable de la paralysie de nos actes les plus spontanés. Eh bien lui ne tomberait pas dans ce vieux schéma démodé, tout juste bon pour des poltrons. Il en profiterait à fond et se passerait aisément des jérémiades de son ex-femme. Il aimerait le célibat, croyait-il.

Toutes les voies ascétiques mènent au silence. Mais Monsieur Page n'était ni mystique ni religieux, encore moins un homme de réflexion. Il ne cherchait pas la sérénité qui cache une mystérieuse présence, celle du Seigneur. Il n'entendait pas s'imposer des règles monastiques et n'envisageait pas un destin de maître spirituel. Il ne s'intéressait guère à la métaphysique. Le vide absolu des espaces infinis, évoqué par Pascal, ne le tracassait pas davantage. Il ne prétendait pas expliquer l'inexplicable. Nulle étincelle de l'âme ne l'avait propulsé vers les profondeurs abyssales du silence. Pour lui, ne pas entendre parler sa femme et ne pas être obligé de répondre suffisait. Il n'examinerait pas la situation dans le secret de son cœur. Il se sentait à l'aise dans ce *no mind's land* bien commode.

Et de fait, les débuts furent presque prometteurs. La grande liberté dont il jouissait et le fait de n'être plus obligé de rendre des comptes marquèrent de façon positive son passage à la vie de célibataire. Il prenait un réel plaisir à se mitonner des petits plats qu'il dégustait à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Il réglait le réveil à la dernière minute, tout juste avant d'aller travailler, alors qu'à l'époque où il vivait en couple, il perdait chaque jour un temps précieux de sommeil. Du fait des exigences de sa conjointe, il devait aligner deux pendulettes réglées à différentes heures.

Malgré tout, il se lassa rapidement de cette complète indépendance. Après quelques mois, une compagnie, même provisoire, commençait vivement à lui manquer. Il se mit en devoir de chercher. Il allait enfin pouvoir renaître à chaque fois, explorer à nouveau avec émotion et enchantement les arcanes éternels de l'amour. Il se délectait à l'avance des croustillantes aventures dont il s'imaginait déjà être l'objet. Néanmoins, il subsistait en arrière-plan une inquiétude légitime, en raison de son manque de pratique. Il avait comme perdu le goût de conquérir, et aussi, cette habileté indispensable qu'un homme se doit d'avoir à l'approche d'une femme. Il ne savait plus qui aborder, ni comment. L'impérieuse nécessité de se trouver une compagne tourna à l'idée fixe. Il lui manquait douloureusement le plaisir dictatorial de l'étreinte physique. Lorsqu'elle s'impose à un individu, cette frustration sensuelle interdit l'accès à toute autre forme de désir. Insidieusement, l'idée s'installe et commence à vous ronger tranquillement, à la manière d'un remords, jusqu'à en devenir une obsession. Pour maintenir intact son équilibre psychique, il ne reste plus alors qu'à se mobiliser rapidement et se mettre à la recherche d'une proie.

Comment une ville comme Paris n'offrirait-elle pas le choix espéré, même en plusieurs exemplaires? Il suffisait à Monsieur Page d'employer une stratégie restant à déterminer.

Il décida d'aller se promener au quartier du Châtelet, fréquenté par une faune de tout poil. Là, sûrement, il pourrait mettre sur pied une tactique propre à lui dénicher une demoiselle esseulée... Il soigna particulièrement sa tenue vestimentaire et adopta l'attitude d'un homme sûr de lui-même. Rendu sur les lieux, il observa les jeunes femmes, ainsi que les hommes qui les accompagnaient, sans rien noter d'exceptionnel. Que pouvaient-elles bien trouver de si attirant chez leurs partenaires? Leur physique agréable? Leur intelligence? Ou peut-être leur conversation? Comme le soleil brillait obstinément au cours de cette première journée de printemps, il s'installa à la terrasse d'un café, ce qu'il détestait faire à l'époque où il vivait avec son épouse.

À l'heure du déjeuner, l'établissement était plein, mais il remarqua une table vide près d'une jeune femme seule, occupée à lire. Elle n'était pas désagréable à voir. Quel âge pouvait avoir cette brunette aux cheveux courts dont les yeux verts en amande mangeaient le visage? Vingt-cinq ans tout au plus? Et lui, avec ses quarante ans passés, de quoi avait-il l'air? Il s'approcha suffisamment pour voir le titre de l'ouvrage qu'elle semblait dévorer avec passion. Il s'agissait d'un roman d'Hermann Hesse, *Demian*, qu'il avait lui-même déjà lu. Mais comme il n'achevait jamais ses lectures, il ne s'en souvenait guère. Il aurait tant voulu, à ce moment précis, en retracer l'histoire, mais la mémoire lui manquait. Au moment où il allait lui adresser la parole, il se ravisa, se rappelant un texte qu'il avait lu quelque temps auparavant: *«Il en est des femmes comme des voyages en avion; généralement, il convient de ne pas brûler les étapes. Une fois le billet d'avion en poche, cela ne garantit nullement que vous arriviez à destination. Vous devez d'abord vous rendre à l'aéroport, enregistrer les bagages, passer à la douane, effectuer le vol, etc.*

Après cette entrée en matière, suivait un schéma synoptique en plusieurs phases.

1. Sélectionner l'objet de son choix.
2. Se laisser balloter par le bombardement systématique d'émotions et d'angoisse.
3. Prendre conscience de la nécessité de séduction. Passer à l'attaque. Commencer avec modération pour finir avec l'artillerie lourde: mise en valeur habile de sa personne, sorties, soupers fins -si votre budget le permet- spectacles rapprochant les goûts, renforcement des valeurs communes.
4. *C'est le succès et la fusion. Ne pas perdre de vue que ce point crucial contient les ferments camouflés d'une séparation possible.*
5. *Période dite de la «détumescence»: l'énorme tension accumulée jusqu'à l'explosion sexuelle perd son exacerbation et retrouve progressivement une sérénité relative et momentanée.*
6. *Comme une batterie, le cœur se recharge de sensations, d'effervescence, d'émois, de doutes sur le partenaire et d'insécurité sur son propre sort...*

Le reste échappait à son souvenir. «Quelle importance! C'est le genre de conseils parfaitement inutiles, uniquement destinés à rapporter des royalties à son auteur», se disait Monsieur Page. Maintenant qu'il était à pied d'œuvre, il lui fallait paraître attrayant, ne pas rater son entrée. Il ne s'était jamais imposé, avant, des contraintes de cet ordre. Hélas! Seules des banalités affligeantes lui traversaient l'esprit. Il voyait bien qu'il n'avait rien du séduisant jeune homme auquel nulle femme ne saurait résister. Il ignorait tout du processus consistant à entraîner le sexe faible dans un vertige mental. Le sentiment de simple insuffisance éprouvé jusque-là se muait en véritable épouvante. Allait-il abandonner ses belles résolutions? Après tout, pourquoi se donner tant de mal pour une hypothétique conquête? À bien y regarder, elle n'était pas d'une splendeur ensorcelante. D'un autre côté, il se trouvait là pour «ça». Il profita d'un moment où elle leva les yeux de son livre pour s'adresser à elle:

-Mademoiselle, verriez-vous un inconvénient à ce que je vous offre une tasse de thé? dit-il en désespoir de cause et faute de trouver mieux.

Ce disant, il semblait hésitant, troublé, et rougit comme un enfant que l'on vient de gronder. Jamais il n'aurait imaginé qu'une phrase si anodine le plongerait dans une telle confusion. Déjà, il voyait tout son échafaudage de séduction irrémédiablement compromis et regrettait de s'être laissé entraîner par Dieu sait quelle impulsion dans cette histoire grotesque.

La jeune fille se retourna, posa doucement son livre près de sa tasse de café, le dévisagea longuement puis, contre toute attente, lui fit un délicieux sourire. Toute l'appréhension ressentie par Monsieur Page tomba d'un seul coup. Seulement, au lieu de lui répondre, la demoiselle l'examina d'un air étonné, sans lui adresser la moindre parole.

-Trouvez-vous ma proposition inconvenante? demande-t-il avec un soupçon d'anxiété.

Elle répondit en secouant négativement la tête.

-Alors, pourquoi ne consentez-vous pas à me répondre? insista Monsieur Page pressentant une timidité excessive chez son interlocutrice.

Après une œillade discrète en direction de ce dernier, elle fouilla son sac à main d'où elle tira un calepin. Elle déchira une feuille et griffonna quelque chose dessus. Puis elle prit le bout de papier et le souleva à la hauteur des yeux de Monsieur Page qui put y lire: «Monsieur, je suis désolée, je suis muette... Mais non sourde. Voulez-vous continuer à converser malgré les difficultés que cela entraîne?»

Il demeura figé, sans voix lui aussi. Il grimaça un sourire aussi bienveillant qu'embarrassé avant de passer machinalement une main maladroite devant sa mèche de cheveux rebelle, un geste instinctif censé dissiper le malaise et lui redonner une contenance. Quelle cruelle déception; lui qui s'attendait à voir sortir de cette bouche pulpeuse un beau langage fleuri.

Nous sommes tous généralement mal préparés pour ce genre de situation. Un vrai dilemme se posait pour Monsieur Page qui habituellement, écartait de son chemin toute question embarrassante. Il ne survolait pas les problèmes, pas plus qu'il ne les surmontait. Il les rendait plutôt hors d'atteinte, voulant s'organiser une vie sans tracasseries. Jamais il n'avait été confronté à une telle circonstance.

Enfant, il s'arrangeait pour éviter toute difficulté. Afin de susciter l'admiration de ses camarades, il saisissait délicatement les araignées, sans les abîmer, puis les précipitait dans sa bouche. Ensuite, il les mâchait consciencieusement, puis les avalait avec un rire sardonique, suivi de jeux de mots sur leur fine saveur. Cette fois, il n'arriverait pas à s'en sortir à l'aide d'une telle pirouette. Aujourd'hui, il lui fallait trouver autre chose pour se tirer de ce mauvais pas.

La première idée qui lui vint à l'esprit fut de se lever séance tenante et de mettre un terme à cette rencontre. Pourtant, une obscure intuition le poussa à réfléchir avant d'agir. Il ne pouvait réprimer un élan spontané de tendresse à l'égard de cette jeune femme silencieuse. Manifestement, elle ne méritait pas ce traitement. Il cherchait si intensément une issue qu'il en oublia «son bruit» familial.

-Écoutez... commença-t-il par bredouiller.

Puis il s'arrêta, pensant qu'elle ne comprenait pas ce qu'il disait. Il se souvint alors qu'elle était muette et non sourde. Il continua donc, un peu honteux:

-Cela n'enlève rien à votre attachante personnalité... ajouta-t-il lâchement, mais je ne voudrais pas vous importuner...

Heureux d'avoir gagné du temps, il attendit impatiemment la réponse de la jeune femme tout en scrutant ses yeux tristes. Celle-ci reprit son carnet et sur un feuillet écrivit posément:

«Monsieur, cherchez-vous à tenir un pari impossible? Vous ne semblez pas armé pour cela. Je n'ai jamais rencontré d'individu qui nous écoute. Si vous me trouvez jolie et que vous cherchez une aventure, je ne suis pas cliente. En revanche, si vous croyez que nos valeurs culturelles opprimées jusque-là vous intéressent, si vous me considérez comme une femme à part entière et que vous voulez partager mes préoccupations, si vous cessez de me voir comme une handicapée, si vous rejetez la méfiance qui nous a toujours maintenus dans un ghetto, si votre souhait de découvrir une personne considérée à tort comme une simple d'esprit est sincère, si vous êtes animé par un véritable goût du dialogue avec un monde différent du vôtre, si vous voulez apprendre la beauté d'un langage gestuel, la richesse des signes, si vous pensez qu'à la parole peut se substituer le regard, si vous avez la force d'abattre des siècles d'incompréhension, d'interdits et de préjugés, alors... alors seulement, je vous dirai oui».

Elle plia le papier en quatre et le lui tendit. Pendant qu'il déplaçait la page pour la lire, elle ramassa ses affaires et quitta sagement le café. À la fois impuissant et soulagé, Monsieur Page assista à son départ.

La pitié caractérise habituellement la réaction normale envers les aveugles, mais la raillerie et l'agressivité sont le lot quotidien des muets. La jeune handicapée ne souhaitait sûrement pas renouveler un scénario trop souvent vécu et c'est sans doute pourquoi elle mit ainsi fin à leur brève rencontre.

Après cette expérience, Monsieur Page demeura peu enclin à la récidive. Tant et si bien, que son manque naturel de hardiesse et son attitude velléitaire le conduisirent irrémédiablement vers la solitude. Il ne renonça toutefois pas à épier le regard des femmes, sauf que chaque fois, il n'y trouvait que le reflet de sa crainte et d'un indicible mépris. Elles lui accordaient si peu d'attention qu'il finit par se trouver insignifiant, sans en avoir réellement conscience. Même au travail, il n'adressait que très rarement la parole à ses collègues féminines. Avec le temps, ce bannissement, imposé par lui-même, eut pour effet de l'affecter douloureusement. Il oublia bien vite qu'il était l'effet et la cause de ce mal, préférant en attribuer la faute à la société, seule responsable de son malheur. La machine sociale empêchait les gens de se rencontrer. Les structures servaient à dresser les individus les uns contre les autres, au mieux à les isoler plutôt qu'à les rassembler. Puisque dès la petite école, plutôt que de leur apprendre à s'aimer, on instituait déjà une compétition féroce entre garçons et filles, aussi bien dire qu'on n'en sortirait jamais.

Lorsqu'il s'était séparé de sa femme, Monsieur Page, de façon naïve, avait cru qu'en vivant seul, il dépenserait moins. Avec le surplus ainsi économisé, il s'était dit qu'il pourrait se payer de longues vacances au soleil, sur une île lointaine du Pacifique. Or à présent, il dilapidait son argent chez les médecins. Le dernier en date lui avait inventé une théorie selon laquelle il ne supportait pas le silence. Son cerveau «fabriquait» le bruit comme une défense naturelle, une forme de «catharsis», semblait-il. Puis il le submergea de médicaments coûteux. Monsieur Page en vint à passer tous ses moments de loisir à soigner une santé pourtant florissante avant son divorce.

Jusqu'alors, au bureau, ses supérieurs le tenaient pour un employé consciencieux, docile et discipliné. Mais peu à peu, il se métamorphosa en être paresseux, insubordonné et insolent. Un jour, plutôt que les rapports irréprochables qu'il avait l'habitude de remettre, il présenta un dossier carrément bâclé. La mesure étant cette fois dépassée, il fut renvoyé.

Dès lors, on se mit à le voir, telle une ombre malade au regard traqué, traîner dans les cafés, le plus souvent effondré sur le comptoir, un combiné téléphonique dans une main, un verre d'alcool dans l'autre. «Il s'entretenait avec sa femme». Il entendait maintenant toutes sortes de bruits, y compris des voix. Ce phénomène nouveau l'accablait encore plus que les autres. Il sentait bien, au fond, qu'il entraînait dans la spirale redoutable mais inévitable de la déchéance. À la maison, il passait tout son temps au téléphone à parler à un interlocuteur imaginaire. Sauf qu'il y avait longtemps qu'on lui avait coupé la ligne.

Amer et sans ressources, il fut obligé d'assurer son ravitaillement par le vol. Il commença donc à dérober des articles de première nécessité dans les épiceries. Mais très vite, son allure de pauvre bougre le fit remarquer, surveiller, et enfin arrêter.

Au poste de police, on le traita sans ménagement. Les charges supplémentaires de travail entraînées par la multiplication d'incidents de ce type rendaient nerveux les représentants de l'ordre public.

-Allez, mon vieux, on n'a pas que ça à faire. Vide tes poches! lui ordonnèrent-ils.

Plutôt que de répondre aux rudoiments infligés, Monsieur Page se montra crispé. Sans dire un seul mot, prostré, il se renferma sur lui-même.

-Alors, t'as entendu ce qu'on t'a dit? rugit un policier d'une voix menaçante.

Devant l'impassibilité du délinquant, un des collègues prit la parole:

-Tu veux téléphoner à ton avocat?

Une lueur apparut dans le regard morne de Monsieur Page qui répliqua:

-J'en ai rien à faire de votre avocaillon.

-Qu'est-ce que tu veux alors?

-Je veux téléphoner à ma femme pour l'avertir.

-Après tu vas signer ta déposition?

-Oui.

-Tiens, voilà.

Retrouvant une certaine animosité, Monsieur Page se jeta sur le combiné qu'on lui tendait et composa son propre numéro. Après une courte pause, on l'entendit dire:

-Écoute, ma chérie, je t'appelle parce que je vais avoir un certain retard...